

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNEE, No 256. — SAMEDI, 30 MARS 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS. — MUSICIENNE AMBULANTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 MARS 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Comment je devins collaboratrice, par Marie-Laure.—La folie, par Gaston P. Labat.—Vieille chanson, par Charles Aneau.—Le couronnement de la tour Eiffel (avec dessin), par P. Colonnier.—Poésie : Sonnet, par Joseph Genest.—Le paysan canadien, par Auguste Fortier.—Picux souvenir, par le Rév. M. J. Uld. Brûlé.—La musicienne ambulante.—Étymologie : Château-Richer, par Hector Servadey.—Un catéchisme matrimonial.—Choses et autres.—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Sans Mère (suite).

GRAVURES : Beaux-arts : La musicienne ambulante.—Beaux-arts : Amour maternel.—Dessin représentant le sommet de la tour Eiffel.—Portrait de M. Ericson.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	•	\$50
2me "	-	-	-	•	25
3me "	-	-	-	•	15
4me "	-	-	-	•	10
5me "	-	-	-	•	5
6me "	-	-	-	•	4
7me "	-	-	-	•	3
8me "	-	-	-	•	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	•	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTIÈME TIRAGE

Le soixantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de Mars) aura lieu SAMEDI, le 6 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



* * * Vous ne lisez jamais la littérature officielle, c'est à dire les livres contenant les documents relatifs-aux-affaires publiques et que le gouvernement publie chaque année ? Vous avez bien raison, car cette prose n'est pas d'une gaieté folle.

En pays anglais, ces livres sont désignés sous le nom générique de livres "bleus", et comme il faut toujours être logique, ils sont rouges dans Ontario, bleus à Ottawa, et gris dans Québec.

En France, les livres bleus sont ceux dans lesquels sont réunis les documents relatifs aux affaires étrangères. Les livres jaunes sont ceux qui occupent des affaires intérieures.

En Allemagne, les livres bleus sont blancs.

Il y a encore bien d'autres désignations de livres officiels :

On appelait autrefois "livre rouge" le registre des pensions de l'ancienne cour de France ; il n'était pas très édifiant.

Le "livre d'or" contenait les noms des plus illustres familles d'Italie, et je n'ai jamais compris la tendance que nous avions à nommer "livre d'or" le *Herd Book* canadien, (mot d'origine anglaise, mais parfaitement français) registre qui contient l'origine des animaux de bonne race.

Tous ces livres ont un caractère officiel, mais je

ne veux feuilleter aujourd'hui que le livre bleu du commerce de notre pays, en signalant quelques étrangetés des révélations de ces colonnes de chiffres.

Soyez certains que je ne m'occupe pas de politique.

Voyons les importations :

* * * Les pierres précieuses, — c'est à vous qu'elles étaient destinées, sans nul doute, mesdames — figurent dans les importations pour une somme de \$247,358, et, chose qui a lieu de nous étonner, bien que le Canada soit pauvre en cailloux précieux, la douane les laisse passer sans mot dire.

N'est-ce pas étrange et ne semble-t-il pas que ce soient les diamants, rubis, topazes, saphirs, émeraudes, etc., qui devraient être frappés d'un droit puisque ce sont des objets tout à fait de luxe.

C'est chose curieuse que de constater d'où ces articles sont importés et quelle est leur destination.

La province d'Ontario en a reçu pour \$182,080. La province de Québec : \$61,049.

Comme vous le voyez, les deux principales provinces absorbent presque tout, et il en reste, si peu pour les autres, que le Nouveau-Brunswick n'a importé, — si on s'en rapporte aux documents officiels, — que pour une piastre de pierres précieuses.

Cette piastre me rend rêveur.

A quelle famille des pierres nobles appartiens tu, pierrette pauvrete, évaluée à une piastre, et quel a été ton sort ?

Mais le même livre bleu me dit qu'elle vient des Antilles anglaises, de cet archipel tourmenté, dont une partie porte le nom de paradis indien, tandis que l'autre est le pays de la désolation, de cette terre des orages terribles et de la brillante végétation tropicale, et je me demande par quel mystérieux hasard, la pauvre petite a quitté les îles du soleil pour venir frissonner au contact des neiges canadiennes.

Peut-être, petite pierre, es-tu le souvenir d'un amour discret, ou la larme d'un amant désolé !

Car les pierres ont leur langage comme les fleurs, et comme elles des vertus spéciales.

* * * Mais voici un sujet qui peut inspirer de bien plus tristes réflexions.

On a importé, l'année dernière, pour \$2,779 de cheveux.

Des cheveux ! près de trois mille piastres de cheveux ! !

Pourquoi faire, tant de cheveux ? des perruques ? mais alors, il y a donc bien des chauves dans la province d'Ontario puisqu'elle en consomme à elle seule pour \$1,800.

Est-ce la haine des Canadiens-Français qui provoque cette calvitie ? Mystère !

— La France, l'Angleterre, les Etats-Unis, la Belgique, etc., nous envoient pour \$26,000 de pré-sure, cependant voilà un article que nous pouvons produire facilement chez nous.

Pourquoi avoir recours aux autres pays ?

— \$16,000 de cartes à jouer ! ! ! et cela n'est rien à comparer à ce qui se fabrique dans le pays.

Ah ! la dame de pique a bien des courtisanes.

De tout temps par l'ennui les peuples obsédés
Ont connu l'aiguillon des cartes et des dés.

* * * Partout on se plaint de ce que les propriétaires de scieries jettent leur bran de scie dans nos rivières ; on dit que si cela continue on a même à redouter de grands désastres ; que des explosions ont eu lieu dans l'Ottawa par suite du dégagement des gaz produits dans ces amas de sciure ; que des navires ont été détruits et que le poisson est ainsi chassé de nos fleuves, et, — je ne puis le croire, quoique je sois forcé de me rendre à l'évidence — on a importé pour \$435,000 de bran de scie !

Il doit y avoir quelque chose là-dessous ; quelque chose d'inquiétant ! un complot, peut-être ?

— Franchement, en parcourant ce livre, on est étonné à chaque page.

L'étranger nous envoie pour \$73,000 de soies de cochon.

Mais, dites-moi donc pourquoi ? Est-ce que nos cochons n'ont pas de soies ? Ils en ont.

Alors, pourquoi en importer ?

— Les Etats Unis nous expédient pour \$6,000 d'enveloppes de saucisses non nettoyées.

Mais on a ici tout ce qu'il faut pour faire des enveloppes de saucisses !

Non nettoyées ! est-ce que les Américains nous prennent pour des nettoyeurs de boyaux ?

Les mêmes Etats Unis nous apportent de la glace, de la vraie glace, de l'eau gelée, solide !

Ces Américains sont tellement commerçants qu'ils ont réussi à nous en envoyer pour \$550,00, à nous qui vivons dans la glace pendant six mois de l'année !

* * * Si je vous répétais que tous ces articles ne sont soumis à aucun droit, pas plus, du reste, que nombre d'autres, j'aurais l'air de me mêler de ce qui ne me regarde pas... — quoique... ! —

C'est pourquoi, le terrain devenant brûlant, je me hâte de le quitter pour parler d'autre chose — bien que... j'avais encore bien à dire... .

Je viens de lire dans un journal que le Dr Mar-cil, fils du savant médecin de Saint Eustache, vient de faire une opération très délicate, d'ovariotomie, et qu'il a parfaitement réussi.

Le même journal ajoute que c'est probablement le plus jeune médecin du monde entier qui ait été appelé à faire cette opération, puisqu'il n'a pas encore vingt-cinq ans.

Si je signale ce fait, ce n'est certes pas pour faire une réclame, les hommes capables n'en ayant pas besoin, mais bien parce que le cas est tout à fait spécial.

Ce mot d'ovariotomie (vous savez qu'il s'agit généralement d'enlèvement de tumeurs), me fait souvenir d'une visite que j'ai faite, il y a deux ans, à l'Hotel-Dieu, en compagnie des Drs Hingston et Beausoleil, de Montréal, et du Dr Apostoli, de Paris.

Quand on se prépare à faire une de ces opérations, les précautions prises par les chirurgiens sont des plus minutieuses.

Une salle spéciale est réservée à ces sortes de cas. L'avant-veille de l'opération tous les meubles, rideaux, tapis, sont enlevés... Après plusieurs lavages et rinçages du plancher et de toutes les boiseries, les murs sont blanchis et la chambre, qui est séparée du reste des bâtiments, est aérée avec le plus grand soin.

Le chirurgien, avant l'opération, exige que ses aides déclarent sur l'honneur qu'ils se sont lavés des pieds à la tête, la veille ; qu'ils ont ensuite changé de linge et de vêtements. L'eau est examinée et enfin, quand on a fait tout ce qui est humainement possible de faire pour réussir, on procède.

Tant de soins sont couronnés de succès, et les opérations faites à l'Hotel-Dieu réussissent presque toujours. Les microbes n'entrent pas dans ce domaine.

* * * C'est pendant cette visite que je surpris une conversation entre le Dr Hingston et le Dr Apostoli.

Le premier parlait bas, mais comme j'ai l'oreille fine, j'entendis :

" Je venais de faire l'opération de l'ovariotomie, la suture était terminée, tout avait marché à souhait, quand, selon mon habitude, je comptai mes éponges — j'en emploie douze — je n'en trouvai que onze.

C'était la première fois que pareille chose m'arrivait ; je recomptai, je cherchai, nous cherchâmes, mes aides et moi. Il me manquait toujours une éponge.

" Mes élèves m'affirmèrent, à maintes reprises, qu'ils m'avaient vu, de leurs yeux vus, retirer toutes mes éponges du corps de la patiente, et on en arriva à la conclusion que celle qui manquait avait été jetée avec les eaux employées.

" Je me rendis à leurs affirmations répétées et on se retira.

" La malade était toujours sur la table d'opération, endormie.

" Au bout de quelques instants, je revins, obsédé par cette idée que tout le monde devait se tromper, et je demandai à la Sœur :

" — Ma Sœur, tout le monde est parti ?

" — Pardon, le Dr X... est dans la salle voisine.

" J'allai trouver X... et lui dis :

—Docteur, venez avec moi, nous allons recommencer.

— Nous endormîmes de nouveau la malade, je refis l'opération et je trouvai mon éponge dans l'abdomen de ma patiente.

— Mon cher docteur, dit-il en terminant son récit, en opérations il ne faut se fier qu'à soi-même.

— Mais, ajouta-t-il bientôt, je dois vous dire que cette femme, ainsi opérée deux fois, revenait rapidement à la santé, quand je m'aperçus un jour qu'elle était atteinte de la variole, qui sévissait alors avec violence. On ne pouvait la garder à l'Hôtel-Dieu, et, quoique très malade encore, elle fut transportée à l'hôpital Saint-Roch.

— Elle guérit parfaitement et jouit aujourd'hui d'une excellente santé.

Ah ! nos Canadiennes sont solidement bâties.

* * En sortant de l'Hôtel-Dieu, ce jour-là, je me suis ressouvenu de la charmante poésie de François Coppée, dont j'ai pu apprécier toute la justesse alors que j'étais moi-même à l'hôpital, en Algérie, entourés de vieux troupiers, vrai sacs à jurons.

Voici les vers de Coppée :

Du couvent troublant le silence,
Arrive avec son bruit presse,
Une voiture d'ambulance ;
On amène un soldat blessé.

Sur sa capote le sang brille ;
Il boite, éreinte par l'obus,
Son fusil lui sert de béquille
Pour descendre de l'omnibus.

C'est un vieux aux moustaches rudes,
Galonné d'un triple chevron,
Qui haït les cagots et les prudes
Et débute par un juron.

Il a des propos malhonnêtes
Et des regards presque insultants,
Qui font rougir sous leurs cornettes
Les novices de dix-huit ans.

Croyant qu'il dort et qu'elle seule
Si la sœur prie auprès de lui,
Vite il charge son brûle-gueule
Et siffle un air avec ennui.

Que lui font la veille assidue
L'intérêt qu'on peut lui porter ?
Il sait que sa jambe est perdue
Et qu'on va le charcuter.

Il est furieux.—Laissez faire !
On est très patient ici ;
Puis il y règne une atmosphère
Qui console et dompte aussi ;

L'influence est lente, mais sûre,
De ces servantes de leur vœu,
Douce en touchant la blessure
Et douce en parlant de Dieu.

—Aussi, sentant à sa manière,
Le charme pieux et subtil,
Le grognard, à chaque prière,
Dira bientôt : "Ainsi soit-il !"

Leon Liden

COMMENT JE DEVINS COLLABORATRICE

Il m'arrive quelquefois d'écrire, sous l'impression du moment, un article que je n'envoie jamais. C'est ainsi qu'il y a deux ou trois mois, après avoir lu l'article intitulé "La femme Canadienne," je fis une réponse que je n'envoyai pas d'abord. L'idée lumineuse me vint plus tard de la publier. Je dis lumineuse, et vous serez de mon avis si vous savez ce qu'elle m'a valu.

Avec cet envoi, j'entrai dans LE MONDE ILLUSTRÉ en même temps dans le monde écrivain. Me voilà maintenant toute confuse d'y être. A quel titre, me dis-je, resterai-je là ? Je ne me connais aucune capacité. Je suis surtout incapable de me plier aux exigences littéraires ; rejeter ceci, adopter cela. A l'encontre des règles les plus sévères, j'écrirai toujours *currente calamo*. Ne vous effrayez pas, je ne connais, en fait de latin, que les feuillettes roses de mon dictionnaire. Je dirai, par exemple : *Aquila non capit muscas*, en parlant de messieurs les ministres et messieurs les députés que j'ai vus, l'autre jour, faire de véritables enfantillages et traiter en même temps les questions les plus sé-

rieuses. Ils sont tout de même spirituels, ces messieurs : et si j'étais le moindre personnage, je vous en contera de jolies choses à leur endroit. Quelle digression à propos d'une langue morte ! C'est peut-être moins la faute du latin que celle des feuillettes roses. Le rose, cette charmante couleur, amène nécessairement les dames à parler des messieurs, et réciproquement.

Je reconnais donc mes incapacités littéraires et n'en resterai pas moins collaboratrice. Ce sont les conséquences d'un caprice, et je les subirai à tout risque.

A propos de velléités écrivassières, j'avais monté une petite *scie* à certain quatuor libéral, québécois. Rien ne me plaît tant que de *piquer* légèrement, pourvu que cela ne fasse pas trop mal. J'y renonce par esprit d'abnégation. Nous sommes en carême, je ne jeûne pas ; il me faut bien faire pénitence, me priver de quelques plaisirs. En revanche, j'aimerais contredire un brin ; c'est si plaisant ! Et le sujet tout trouvé... Voilà, je viens d'y songer, et je fais encore ce sacrifice généreusement.

Vous me direz que je n'ai pas grand mérite à crier ainsi mes bonnes actions sur les toits. Mais qu'est-ce que ça fait que vous me sachiez une petite perfection, si vous ne me connaissez pas ? J'irai plus loin, je vous prouverai jusqu'où va mon humilité en vous contant un de mes traits de sottise.

Vous connaissez tous, ou à peu près, ce chapitre de Xavier de Maistre, intitulé : *L'âme et la bête* ? J'étais à faire de la *tire*, de la vraie *tire* canadienne. Mon âme, plus friande de lecture que de sucre—ce dont je la félicite—s'imagine de lire la plus charmante nouvelle. La *tire*, pendant ce temps-là, de bouillir et de renverser sans crier gare. Je finis par m'apercevoir de la catastrophe. Mon âme commande à ma bête de prendre le bougeoir pour me rendre près du poêle, littéralement submergé de sirop. Mon âme cessa-t-elle son commandement trop tôt ? ou ne l'a-t-elle pas formulé assez énergiquement ? Toujours est-il que je restai à lire, le bras tendu et le bougeoir au bout du bras....

Comment la trouvez-vous ?... C'est humiliant, allez ! de vous conter ça....

Marie Laure

LA FOLIE

Lecteurs, n'ayez pas peur, mais découvrons-nous respectueusement devant ces *morts vivants*. Le sujet en vaut la peine. Cet article m'a été inspiré par la folie d'un de nos écrivains distingués qui vient d'être enfermé dans une maison de santé.

On dit que le gouvernement, dans sa sollicitude paternelle, s'occupe de régler humainement et libéralement cette importante question. Honneur à lui ! Donc ! espoir pour vous, pauvres cœurs brisés, pauvres flambeaux humains éteints pour tant de différentes causes ! Vous, vous l'êtes par la religion, la poésie, l'amour, nobles sentiments qui illuminent tellement votre esprit qu'il s'y consume, s'y brûle tout comme le papillon brûle ses ailes à la flamme de la lumière. Vous, ce sont les affaires, les chagrins domestiques, la politique, dont vous faites peut-être un trop haut point d'honneur. D'autres, ce sont les passions... Qui n'en a pas ? Voilà pourquoi je n'hésite pas à vous répéter, ô pauvres fous ! moins fous peut être que ceux que nous coudoyons à chaque instant dans la rue : Espérez !... espérez !... oui, espérez !...

Je ne viens pas vous parler de par la science, mais uniquement de par l'observation, observation qui est à la portée de tout le monde. Et d'abord, qu'est-ce que la folie ? Pour moi, c'est une lésion, une fracture du cerveau, dont surtout la lumière et aussi le bruit empêchent la guérison.

Ainsi, avez-vous jamais vu des aveugles fous ?... quant à moi, je n'en ai jamais vu. Vous même quand vous êtes souffrants, nerveux, surmenés par un travail ; quand vous avez des maux de tête, la

migraine, ne vous est-il pas quelquefois arrivé de fermer les yeux, d'y exercer une forte pression avec les doigts et de vous trouver soulager ? Si le mal persiste, vous cherchez la noirceur, vous cachez la vue en la comprimant d'un bandage, et vous venez à le vaincre. Pourquoi faites vous cela ? Parce que la lumière irrite votre cerveau tout comme elle affecte certaines couleurs, tout comme elle détériore certains produits chimiques qui ne sont pas dans un flacon noir ou bleu !

Partant de ce principe élémentaire, je crois que, si au lieu de la chemise de force on bandait les yeux des aliénés d'un cercle frontal, espèce de masque de fer qui couvrirait la vue et les oreilles, je crois, dis-je, qu'on pourrait obtenir d'heureux résultats. Ensuite, et graduellement, faire passer l'aliéné dans des chambres où il y aurait, *par le vitrage*, une combinaison de jeux de lumières.

Portons donc notre attention sur la vue et l'ouïe des aliénés, ces doubles fenêtres par ou trop de lumière et trop de bruit entrent dans la chambre du cerveau, causes qui peuvent le faire éclater comme une vessie qu'on veut trop gonfler.

Bien entendu, je ne puis rien certifier, laissant à des personnes compétentes, aux gens autorisés et mû du sentiment de l'humanité, la liberté d'essayer un système qui ne peut pas plus les compromettre que les dignes et pauvres intéressés qui font le sujet de cet article.

Antoine P. Labat

VIEILLE CHANSON

Un amoureux, de l'an 1802, a copié dans un recueil de vers venu de France avant la cession du Canada, les couplets suivants, qui vont sur l'air : *Que j'aime à voir les hirondelles*. Ce n'est pas mal fait ; l'accent en est naïf et tendre, il convient à une chanson d'amour :

I

Me serait-il permis de dire,
Sans m'attirer votre courroux,
Que pour vos beaux yeux je soupire
Et que je n'adore que vous ?
Mon cœur, pénétré de tendresse,
Pretend vous chérir à jamais.
Si ce sincère aveu vous blesse
N'en accusez que vos attraits.

II

Lorsque l'on voit briller vos charmes
Peut-on goûter la liberté !
Sans balancer, on rend les armes
A votre naissante beauté.
L'amour, qui pour vous s'intéresse,
Dans vos beaux yeux place ses traits.
Si ce sincère aveu vous blesse,
N'en accusez que vos attraits.

III

Je mets mon bonheur à vous plaire.
Approuvez ma sincère ardeur
Jamais aucune autre bergère
Ne triomphera de mon cœur.
Si votre sévère sagesse
Blâme mes sentiments secrets,
Et plus, si mon amour vous blesse,
N'en accusez que vos attraits.

L'amoureux, de l'an 1802, ne savait ni l'orthographe ni la versification. Il a écrit toute la pièce comme un morceau de prose. C'est d'un allure à rire... même lorsque l'on est amoureux comme il l'était. J'ai eu mille peine à rétablir la mesure et parfois la rime, car il avait cru devoir placer ça et là, des expressions de son choix qui riment ensemble comme miséricorde avec hallebarde. C'est ainsi que l'on transcrita mes propres vers en 1989 !

CHARLES AMEAU.

La joie ressemble au soleil d'hiver qui se lève tard et se couche de bonne heure.—FLORIAN.

Le bon historien n'est d'aucun temps ni d'aucun pays : quoiqu'il aime sa patrie, il ne la flatte jamais.—FÉNÉLON.

En politique, les principes absolus ne sont absolus qu'en ce qu'ils ne veulent pas permettre qu'on examine s'ils ont raison.—GUIZOT.



BEAUX-ARTS. — AMOUR MATERNEL

LE COURONNEMENT DE LA TOUR
EIFFEL

Décidément, il me faut céder aux demandes qui me sont faites chaque jour pour entretenir de nouveau les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ sur la Tour Eiffel. Mais que leur dirais-je, moi qui, dans ma longue et dernière causerie, avais pensé avoir tout dit ? Eh bien ! je vais au moins commencer par leur apprendre une nouvelle : la tour de mille pieds est finie ! Oui, elle est finie depuis quelques jours, d'ici la fin du mois on mettra la dernière main aux ascenseurs, et tout sera fait, ainsi que l'avait prédit trois ans auparavant le savant ingénieur qui l'a élevée !

Maintenant, les personnes qui passent sur le Champ-de-Mars de Paris peuvent enfin contempler ce colosse qui, au dire de quelques-uns, ne devait jamais s'achever ! Le voilà donc debout, maintenant, bien solide sur ses quatre jambes énormes et portant fièrement son front superbe là-haut, bien haut dans les nuages qu'il semble menacer, ce géant qu'on avait tenté d'étouffer au berceau, et qui, aujourd'hui, ayant vaincu les efforts des hommes, se rit des coups de la foudre et des assauts furieux des tempêtes ! Qu'il reste toujours ainsi, grand, beau et immuable, éternel témoin de la puissance des hommes et éternelle honte des ignorants qui osèrent douter de son glorieux achèvement !

Aujourd'hui, LE MONDE ILLUSTRÉ offre à ses lecteurs le dessin du couronnement de la tour. Nous allons le visiter ensemble, mais, comme les ascenseurs ne sont pas encore placés, il va falloir commencer par monter une bagatelle d'escalier qui ne compte que dix-huit cents marches !

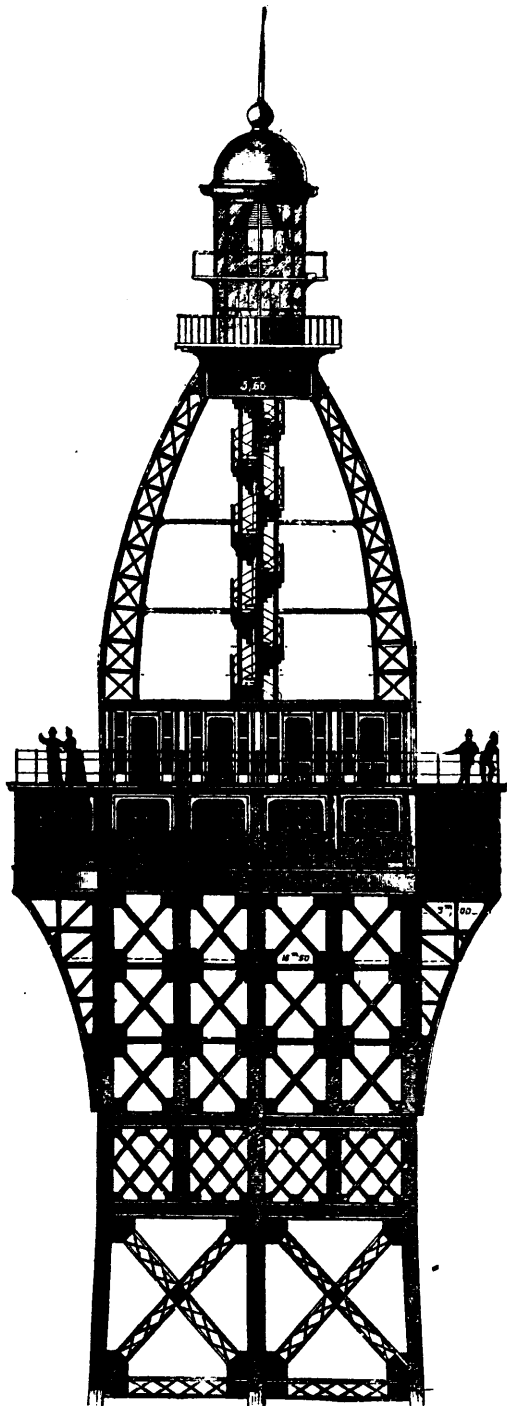
Par exemple, défiez-vous du vertige, car, quand on monte pour la première fois à ces grandes hauteurs, qu'on voit la terre disparaître et le grand vide se faire autour de soi comme un abîme insondable, il est bien rare qu'on n'éprouve pas une sorte de malaise. C'est une espèce de paralysie partielle ; il y a des personnes qui, saisies subitement, se trouvent tout-à-coup dans l'impossibilité absolue d'avancer ou de reculer. Le visage pâle, les yeux égarés, elles éprouvent une sorte d'étourdissement, et si ce n'était la rampe solide et élevée qui les retient, elles se laisseraient infailliblement tomber en bas.

Qu'importe ! qui m'aime me suive ! du reste, cela va si vite et avec si peu de danger par la pensée !... Voyez plus tôt : voilà que déjà nous dépassons le premier étage... nous voici maintenant au deuxième... les cent pieds dépassent les cent pieds, et nous voilà rendus à la troisième plateforme... Ouf !!! C'est la première petite galerie que vous voyez sur la gravure, et où des visiteurs sont déjà, si je ne me trompe, rendus avant nous ; c'est là que, dans quinze jours, les ascenseurs déposeront les visiteurs.

On se trouve alors à une hauteur de 1,014 pieds au-dessus du niveau de la mer ; on peut faire à son aise le tour de cette galerie, qui a huit côtés, mesurant trente-six pieds pour les grands et treize pieds pour les petits. Quelle vue splendide du haut de cette galerie ! Qui a jamais pu rêver un pareil spectacle ! Tout Paris est à nos pieds : d'abord c'est l'exposition qui, toute vaste qu'elle est, paraît large comme une carte de visite ! Voici la Seine qui ne semble plus qu'un mince ruisseau qu'on sauterait à pieds joints ; voici le Louvre antique, Notre-Dame avec ses grandes et merveilleuses ogives, et la Madeleine et le Panthéon, et l'Arc de Triomphe, et la colonne glorieuse de Napoléon, et le Sacré-Cœur qui, du haut de sa montagne, semble veiller sur la grande ville étendue à ses pieds ; puis plus loin, plus loin encore, une multitude de maisons, de clochers où l'œil s'égaré, puis à perte de vue une immense tache de verdure qui, se perdant dans l'immensité étendue sous nos pieds, semble se confondre avec le ciel ! Levez les yeux, nous touchons aux nuages ; à cette hauteur, ces masses énormes de vapeurs ressemblent à d'immenses rochers qui, lancés dans l'espace, semblent toujours sur le point d'accrocher la tour hardie sur laquelle nous sommes, pour l'entraîner avec eux dans une chute effroyable !

Chose curieuse ! au lieu d'éprouver le besoin de

descendre, il semble que le cœur, avide d'émotions, ne soit pas encore satisfait : plus haut ! plus haut ! crie en nous une voix secrète. Eh bien ! suivons là donc, cette voix et montons plus haut ! toujours plus haut ! Un petit escalier tournant de quarante-six pieds de hauteur s'offre à nous ; prenons-le ; nous passons d'abord le charmant petit cabinet d'études que M. Eiffel s'est réservé à cette hauteur incroyable. C'est là que les savants étudieront les belles expériences qu'ils se proposent depuis si longtemps d'exécuter du haut de la tour de fer. J'aime à croire qu'au moins une fois renfermés là-dedans, ils se seront enfin retirés loin des bruits du monde, et que les profanes ne viendront pas les troubler dans leurs profonds et mystérieux calculs.



Le sommet de la tour Eiffel

En haut de l'escalier, se trouve encore une petite galerie circulaire de cinquante-sept pieds de tour environ. Rendus là, nous nous trouvons à 955 pieds au-dessus du sol et à 1,076 pieds au-dessus du niveau de la mer. Au milieu de la galerie s'élève encore un phare électrique de 22 pieds hauteur et de 10 pieds de diamètre. Ce phare, illuminé pendant la nuit des feux brillants de l'électricité, donnera des rayons bleu, blancs et rouges, que de puissants projecteurs en ce moment à l'étude enverront en faisceaux de lumière sur l'exposition et sur la ville toute entière. Le sommet du dôme surmontant le phare se trouve exactement à 984 pieds au-dessus du sol et la pointe du paratonnerre à 1,000 pieds de la base de la tour, ou 1,108 pieds au-dessus du niveau de la mer.

A cette hauteur, la température subit une diffé-

rence notable avec celle qu'on trouve au pied de la tour. Le thermomètre y marque six ou huit degrés en plus ou en moins qu'à la surface du sol. C'est ainsi que pendant la construction de l'édifice, quand les aveuglants brouillards de l'hiver descendaient sur la ville, les ouvriers qui travaillaient au sommet de la tour y retrouvaient un ciel sans nuage et un soleil éclatant, qui les réchauffait de ses rayons, tandis que leurs compagnons d'en bas, perdus dans une brume épaisse, avaient besoins de frapper de leurs pesants marteaux les fers sonores pour réchauffer leurs membres engourdis.

Tel est le couronnement de la tour Eiffel qui a été achevé ces jours-ci. Je suis heureux, amis lecteurs, de pouvoir vous offrir cette nouvelle, persuadé que vous vous êtes intéressés à ce grand travail dont la possibilité de réalisation a été si discutée et qui est devenu à l'heure présente un fait accompli. La gloire en revient toute entière à M. Eiffel qu'on a tant raillé, dont certaines gens se sont tant ri, qui a assumé sur sa tête tant de responsabilités, qui a dû lui aussi, comme bien des hommes de génie, du reste, essayer les mauvaises volontés, les sourdes manœuvres d'ennemis cachés, et les allusions injurieuses des ignorants et des sots !

Qu'importe : la gloire lui reste d'avoir audacieusement poussé la construction humaine dans ces espaces où jusqu'ici on l'avait jugée impossible !

Bientôt on verra sans doute s'élever, sur différents points du globe, des tours plus élevées encore, mais malgré tout elles ne pourront ôter à cet homme de génie la gloire de leur avoir montré le chemin.

— Qu'on me donne, avait dit M. Eiffel, qu'on me donne de l'argent et du temps, et je ferai dix fois plus haut !

Tant il est vrai qu'à l'époque où nous vivons il ne faut plus douter de rien, et tant est incroyable le pouvoir que la science a mis entre les mains de l'homme.

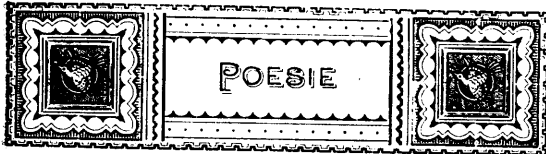
Une histoire pour finir. Il y a quelques jours, des officiers de police faisant leur ronde autour du terrain de l'Exposition, découvrirent blottis près du quai faisant face à la grande entrée, quatre enfants serrés les uns contre les autres. Deux s'étaient endormis ; les deux autres, le front tout soucieux, le visage tout pâle de fatigue et les mains bleues par le froid, causaient tout bas. Il avait neigé dans la soirée ; au-dessous d'eux, la Seine, avec un long murmure, roulait dans la nuit ses glaçons qui s'entrechoquaient au passage. A droite, on apercevait dans une lueur indécise les énormes constructions de l'Exposition qu'éclairaient çà et là quelques lampes électriques, tandis que la tour Eiffel perdait son sommet dans l'obscurité.

Les officiers ramassèrent les enfants et les interrogèrent : le plus grand, qui n'avait que dix ou douze ans, raconta qu'ils étaient d'un village situé à dix lieues de Paris. Ils avaient entendu dire qu'on avait construit à l'Exposition une tour de mille pieds, et, pris soudainement d'une de ces curiosités enfantines auxquelles rien ne résiste, ils s'étaient assemblés et ils étaient partis seuls, sans ressources et sans guide dans l'unique but de contempler la merveille ! Ils firent à pied les dix lieues qui les séparaient de Paris, et en effet ils y arrivèrent brisés, épuisés de fatigue au point de s'abattre sur le quai où on les ramassa à moitié morts. Qu'importe ! ils avaient vu l'objet de leurs désirs !

Vous souriez, amis lecteurs, eh bien, soyez persuadés qu'il se trouve chaque jour bon nombre de grandes personnes qui entreprennent des voyages bien plus considérable et dans un but plus futile encore, au risque d'avoir le même sort que ces enfants, ou peu s'en faut.

J. Colomier

Le succès est une plante rare et frêle qui demande, pour fleurir et surtout pour refleurir, beaucoup de soin et de souci.—ED. PAILLERON.



SONNET

A MADEMOISELLE MARIA C. . . .

Vous pleurez, chère amie : une immense douleur
Déchire votre sein et gonfle votre cœur.
Plus pâle que la mort, sous votre peine amère,
Je vois votre beau front se courber vers la terre.

Vos sanglots étouffés, ô funeste malheur !
De votre lèvre bleme ont ravi la fraîcheur,
Et votre doux regard, si séduisant naguère,
Est tout voilé des pleurs versés pour votre mère.

Je le sais, Maria, votre deuil est cruel :
Je comprends qu'il est triste, inconsolable amie.
De perdre pour toujours une mère chérie :

Mais celle qui jouit d'un bonheur éternel,
Délivrée à jamais des maux de cette vie,
En quittant notre exil a trouvé sa patrie.

Montréal, mars 1889.

JOSEPH GENEST.

LE PAYSAN CANADIEN

I

L'enfance du paysan canadien s'écoule ordinairement dans son village natal où il aide ses parents dans les travaux agricoles ; mais aussitôt que l'enfance a fait place à la jeunesse, un violent désir de voyager naît en lui. C'est ce qui fait que tant de Canadiens s'exilent et terminent leur vie dans les parties les plus lointaines de l'Amérique. La plupart cependant, après avoir été tenté la fortune aux Etats-Unis, reviennent dans le pays et s'établissent aux environs de la maison paternelle.

Le Canadien a en horreur le célibat, aussi dès l'âge de vingt ou vingt et un ans choisit-il une compagne active et laborieuse qui l'aide à faire fructifier le bien qu'il a acquis. Il élèvera sa famille comme il a été élevé : grandissant sous l'œil paternel, ses enfants apprendront à aimer Dieu et leur pays, recevront une instruction suffisante pour devenir des hommes utiles à leur patrie. En bon père de famille, il s'efforcera de développer en eux l'amour du travail en leur montrant l'aisance qui en est le résultat. Enfin, tout en donnant de la force à leur bras, il donnera de la foi à leur cœur.

C'est dans son intérieur, dans ses travaux et sa manière de vivre que le paysan canadien révèle la beauté de son caractère ; caractère essentiellement mélangé, tenant à la fois de celui du Français, du Sauvage et de l'Anglais. Car ses pères, transportés du pays de France aux rives incultes du Saint-Laurent, ont conservé les mœurs et les croyances de la mère-patrie ; par le contact incessant avec les Peaux-Rouges, les habitants des campagnes ont contracté ce caractère d'aventuriers qui est la marque distinctive du sauvage et qui a contribué à faire des Canadiens des coureurs de bois intrépides. Plus tard, lorsque l'Anglais, après les avoir achetés d'un roi lâche et sans cœur, est venu arborer son drapeau sur leurs citadelles et qu'il est entré en relations avec les habitants du Saint-Laurent, il leur a communiqué son caractère de froideur.

L'habitant des campagnes canadiennes est ordinairement sobre, économe sans être avare, et d'une honnêteté proverbiale. Sans orgueil, il se vêtira d'un pantalon taillé dans une étoffe manufacturée dans sa propre maison et portera une chemise tissée du lin récolté sur sa terre : ses bottes seront de cuir tanné et un chapeau à larges bords défendra son front de l'ardeur du soleil. La maison est en bois à un seul étage avec pignon couvert en bardoux ; tous les printemps, il la blanchit avec de la chaux, ce qui lui donne un cachet de propreté que l'on ne rencontre guère dans les autres pays. L'ameublement en est bien simple : des lits de bois, quelques chaises, un buffet, une huche, un métier, un rouet, le coffre traditionnel où s'asseyaient les jeunes amoureux et quelquefois une valise qu'un membre de la famille a rapportée d'un voyage aux Etats-Unis. Si le propriétaire est à l'aise, il se paye le luxe d'une machine à coudre. Au mur pend un crucifix où tous les soirs l'on vient s'agenouiller pour faire la prière en famille ; à côté est un calendrier diocésain. Lorsque la maison est grande, on la divise en chambres que l'on tapisse

souvent avec les feuilles d'un journal auquel on est abonné dans la ville voisine.

Près de sa demeure le paysan canadien construit plusieurs bâtisses secondaires : une grange spacieuse où chaque automne il entasse le produit de sa terre, attendant qu'une occasion favorable lui permette de vendre à de bonnes conditions le surplus de sa consommation annuelle ; une étable et une remise où il met à l'abri sa voiture et ses instruments aratoires avoisinent la grange. Puis en arrière de la maison, près du four qui sert à cuire le pain nécessaire à la famille, se trouvent le puits et la laiterie. Lorsqu'il construit une des bâtisses dont nous venons de parler, c'est au moyen de la corvée ; tous les hommes du voisinage s'y donnent rendez-vous le premier jour et lui prêtent un concours énergique ; naturellement, le soir, grand gala. Si le propriétaire n'a pas les moyens suffisants pour subvenir à tous les frais de construction, il fait une loterie où il met plusieurs lots : un bœuf, un mouton, quelquefois une voiture, un fusil et différents autres objets dont il peut se passer. La vente de ces billets lui fait réaliser presque toujours un joli bénéfice.

Durant le printemps, l'été et l'automne le paysan canadien travaille la terre, et lorsque celle-ci dort sous ses trois pieds de neige, il ne reste pas inactif. Les chantiers des forêts voisines lui offrent l'occasion de gagner un salaire et de faire des économies. Au printemps il revient pour les semailles. C'est durant les longues soirées d'hiver qu'ont lieu ces bonnes veillées canadiennes où toutes les *jeunesses* du canton se réunissent. Quel est celui qui, ayant été élevé à la campagne, ne se rappelle pas avec émotion les jeux, les danses et les chansons de son hameau ?

Les jeux sont à peu près ceux des côtes de Bretagne et de Normandie et dans les vieilles provinces de France. Un des plus recherchés est "Le clairon du roi." Il consiste en ce que toutes les *jeunesses* présentes, se tenant par la main, font cercles, assises, autour d'une personne qui prend un anneau et le lance dans le rond. On se le passe par-dessous les chaises de mains en mains en chantant :

C'est le clairon du roi, mesdames,
C'est le clairon du roi qui passe.

Celui qui l'a lancé se tient debout au milieu du cercle et essaye de le saisir : s'il réussit il est remplacé par celui dans les mains duquel il l'a pris. Et cela continue comme cela.

"Madame demande sa toilette" est encore un autre jeu des campagnes canadiennes. Une personne représente la bague de madame, un autre son chapeau, son tablier, etc., etc. Celui qui dirige le jeu, et qu'on appelle le héraut, se tient debout au milieu de tous ces articles de toilette vivants et appelle tour à tour la bague, le chapeau, le tablier de madame, et celui ou celle qui représente l'objet nommé se lève, salue et se rassied jusqu'à ce qu'enfin le héraut s'écrie au moment le moins attendu :

—Madame demande sa toilette !

A ces mots, brouhaha général : on change de chaises et le crieur de se précipiter dans la foule pour trouver une place. Celui qui en reste dépourvu, — car il y a toujours une chaise de moins que le nombre de personnes présentes, — reprend la place du directeur et le jeu recommence de plus belle.

Il y a encore un autre jeu et c'est le plus populaire des trois, car il est connu sur les bords du Saint-Laurent, de l'Outaouais au Labrador. C'est "Reculer-toi de là, ou le mariage trompeur." Le voici dans toute sa simplicité primitive. Les demoiselles s'assentent en laissant à leur droite une place libre ; un galant passe auprès d'elles et leur demande à l'oreille quel compagnon elles désirent. Après avoir fait sa tournée dont il garde le secret, il appelle les jeunes gens tous à leur tour. Chacun d'eux vient alors s'asseoir sur une des chaises restées libres, pensant qu'il a été choisi par la demoiselle qui occupe la droite. S'il se trompe, un bruit de mains lui annonce son erreur, et le héraut lui crie :

—Reculer-toi de là !

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous aient trouvé la compagne qui les a choisis.

AUGUSTE FORTIER.

(A suivre)



JOHN ERICSSON, INVENTEUR ET INGÉNIEUR DÉCÉDÉ
(Voir page 371. col. 1)

PIEUX SOUVENIR

"Que j'aime mon chapelet !"... Tels étaient, pour ainsi dire, les derniers mots, qu'une jeune fille se plaisait à redire sur son lit de mort. Le prêtre qui l'assistait, touché de ces pieuses paroles, n'osait lui demander la cause de ce bonheur intime qui se reflétait sur sa douce figure. D'elle-même, elle prit la parole ; et toute joyeuse la jeune fille dit au prêtre en lui montrant son chapelet : "Ce chapelet a été le compagnon de toute ma vie. Je l'ai aimé comme on aime un ami sincère et je l'aime encore. Dans mes joies, il en tempérait l'ardeur ; dans mes peines, il en adoucissait l'amertume. Je m'en souviens encore : ce chapelet me fut remis par ma bonne mère, le jour à jamais beau de ma première communion. Un écrit accompagnait le don maternel :

De ce petit présent le très fréquent usage,
D'un enfant vertueuse est le plus beau présage.

Inutile d'ajouter que je l'ai conservé comme on conserve un précieux trésor.

Depuis ce temps, sans doute, le malheur m'a frappée. Ma mère si bonne n'est plus... Elle m'a quittée... et je sens que je m'en vais la rejoindre. Cependant jamais sa pensée ne m'a abandonnée, car j'avais avec moi ce pieux souvenir qui a été pour moi le baume à ma douleur, la consolation pour mon cœur en pleurs.

Que d'heures du ciel écoulées dans ma prière avec ce chapelet ! Comme Marie a été bonne pour moi ! Elle a protégé son enfant, et aujourd'hui encore je sens qu'elle est à mes côtés pour m'aider à bien mourir.

Puissiez-vous, disait la jeune fille mourante au prêtre qui recevait ses dernières confidences, puissiez-vous dire et redire à mes amies et à toutes les jeunes filles, que le chapelet est leur plus belle prière et qu'il est une arme terrible au démon. Et vous, priez pour moi..."

Cette pieuse enfant, animée de si bons sentiments, s'est éteinte doucement dans le Seigneur. Sa mort a été douce et sereine comme le soir d'un beau jour. Sans doute que Marie a reçu dans le ciel cette belle âme qui mettait toute sa confiance en sa maternelle protection.

C'est avec raison que le parfait chrétien devrait aimer cette prière du chapelet, du rosaire.

Par le Rosaire nous méditerons les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. C'est là que nous trouverons les articles de notre foi, les divins exemples de la charité et les gages de notre espérance.

Que de traits d'histoire sur la puissance du Rosaire ! cette prière est la plus belle, elle est la prière de tous, c'est d'abord l'Oraison dominicale, qui nous élève vers le Père qui est dans les cieux, puis la Salutation angélique où les anges et les hommes s'unissent pour saluer en Marie la plus pure, la plus virginale des créatures humaines. Quel est le chrétien qui n'aime pas à réciter le *Pater* et l'*Ave* ?

Le prince les récite sur le trône, et l'ouvrier en perfectionnant son travail ; le savant chrétien le récite en feuilletant ses gros livres, aussi bien que l'humble femme en maniant son aiguille, et tous, en les récitant, sentent leurs esprits plus haut et leurs cœurs plus purs.

* *

Un excellent chrétien disait dernièrement : " Ah ! combien j'aime mon chapelet ! Il m'accompagne partout, je ne le quitte jamais ; il est ma lumière dans les doutes, mon espoir dans les inquiétudes, ma force dans les découragements, ma consolation dans les peines, mon baume dans les souffrances, mon arme dans les dangers, mon refuge dans la détresse, ma ressource enfin, en tout, partout, toujours. Après avoir été mon fidèle compagnon de voyage pendant la vie, il descendra avec moi dans la tombe, deviendra mon meilleur avocat au tribunal du Souverain juge, et sera enfin échangé pour moi en une couronne éternelle de gloire. Donc, vive mon chapelet !... "

* *

A nous aussi d'aimer notre chapelet.

Donc, chers amis, effeuillons souvent, effeuillons cette magnifique couronne de roses en l'honneur de Mari. Donc, qui que nous soyons, répétons-lui souvent cette prière qui la comble de joie : " Je vous salue, Marie " ; et le sourire de notre mère répondra toujours à nos prières, et ses vertus, comme un parfum, descendront dans notre cœur pour le fortifier et l'embaumer, et, comme on le disait naïvement au moyen-âge, Marie cueillera sur nos lèvres une rose fraîche et pure, chaque fois qu'elles s'ouvriront pour dire l'*Ave Maria* !

Et ne craignons pas que la répétition de cette même prière devienne fastidieuse à son cœur : une reine ne s'ennuie jamais de ces mille et mille vivats qui saluent son passage ; une mère ne s'ennuie jamais d'entendre dire à ses enfants qu'elle est belle, qu'elle est bonne, qu'ils l'aiment et la vénèrent ; car, comme on l'a si bien dit, l'amour n'a qu'une parole, et en la disant toujours, on ne se répète jamais !

J. Uld. Bueli P. 11

Sault au Récollet, mars 1889.

MUSICIENNE AMBULANTE

(Voir gravure)

Pauvre fille ! d'où viens-tu ? que fais-tu ? où vas-tu ?... Quel triste destinée tu as, que d'être forcé de chanter au milieu du malheur et de sourire au milieu des larmes ! de faire paraître la joie dans tes chansons quand le deuil est dans ton cœur !

Nous sommes ainsi faits, cruels que nous sommes, nous contraignons les pauvres à nous chanter leurs misères, et encore souvent nous nous plaignons que leur air est lamentable, de ce que leur voix est fautive et de ce que leur sourire est forcé !

Le bal de nuit est commencé, les invités arrivent ; les danseuses, couvertes de riches fourrures, sont entrées dans les salons somptueux.

Les unes, en voyant la pauvre fillette, n'ont pu réprimer un mouvement d'horreur :

— Pourquoi donc n'éloigne-t-on pas cette pauvre ! pourquoi cette lamentable vision au commencement d'une soirée où l'on s'était promis de tant s'amuser !

D'autres ne l'ont pas même vues ; d'autres enfin, jetant d'une main dédaigneuse quelques sous aux pieds de la pauvre enfant, ont cru faire un grand sacrifice, et pourtant, ce matin, quand le bijoutier opulent est venu leur offrir une parure, huit, neuf, onze cents piastres leur ont semblé une bagatelle !

Et maintenant, le bal tourne et tourbillonne aux sons d'un orchestre choisi, on rit, on s'amuse, on danse, et pendant ce temps, la musicienne ambulante,

..... abrégeant sa complainte,
Sans étouffer sa faim, étouffait ses sanglots !

ÉTYMOLOGIE

CHATEAU-RICHER

Château-Richer est une jolie paroisse située sur la côte de Beaupré.

Je trouve l'origine du mot, ou plutôt des mots Château-Richer, dans le *Château de Beaumancir*, par Edmond Rousseau :

" En 1636, dit M. Rousseau, le roi Louis, quatorzième du nom, concédait au sieur Cheffault de la Regnardière, toute cette belle seigneurie de la côte de Beaupré, aujourd'hui la propriété du séminaire de Québec.

" M. de la Regnardière ne vint pas au Canada ; mais il y fit passer un certain nombre de colons qui s'établirent sur ses terres.

" Le plus grand nombre se choisit des établissements à l'endroit connu sous le nom de *Petit Pré*.

" Parmi ces colons se trouvait un vieux garçon, cordonnier de son état—Nestor Richer—qui se bâtit une espèce de hutte à l'endroit où se trouve précisément le presbytère aujourd'hui.

" En peu de temps, la petite colonie fit des progrès, et l'on vit surgir çà et là de coquettes maisons construites avec la pierre qui abonde dans ces parages. Mais Richer, un peu excentrique comme tous les vieux garçons, très avare d'ailleurs, resta attaché à sa hutte et ne voulut pas se soumettre au progrès général. En dépit des railleries de ses concitoyens, qui ne désignèrent plus son modeste réduit que sous la qualification ironique de château de Richer, il y demeura jusqu'à sa mort.

" Quoiqu'il en soit de la vérité de cette tradition, il n'en reste pas moins acquis que l'on trouve dans les " Edits et Ordonnances " les *arrêts de la cour prévôtale de la Côte de Beaupré*, tenant ses séances en la paroisse du *Château-de-Richer*, ce qui donnerait quelque vraisemblance à notre explication ou plutôt à celle de la légende."

HECTOR SERVADEC.

UN CATÉCHISME MATRIMONIAL

C'était un homme très pratique, et afin d'établir chaque chose d'une façon pratique et nette avant tout, il dit :

— Vous savez, ma chérie, que j'ai promis à ma mère, que ma femme serait une femme d'intérieur, et une ménagère. Savez-vous faire la cuisine ?

— Je le sais, dit-elle, avec un serrement de gorge.

— Savez-vous faire du bon pain ? c'est là la qualité fondamentale d'une bonne ménagère.

— Oui. J'ai été chez un boulanger, et j'ai appris la manière de faire toute espèce de pain. Elle ajouta avec un soupir : peut-être.

— Et pouvez-vous faire vos propres vêtements ? Car je suis relativement un homme pauvre, et les notes de la couturière me conduiraient rapidement à la banqueroute.

— Oui, répliqua-t-elle hardiment, je puis faire tout ce que je porte et particulièrement mes patrons de chapeau.

— Vous êtes un bijou, s'écria-t-il avec enthousiasme, venez dans mes bras.

— Attendez une minute ; ce n'est pas si pressé, dit-elle froidement. C'est à mon tour de vous adresser quelques questions.—Pouvez-vous scier le bois, et entrer le charbon ?

— Pourquoi, mon amour ? Je prendrai des hommes à gages pour faire cette besogne.

— Savez-vous fabriquer vos patelots, vos gilets, vos pantalons, et tous autres ajustements dont vous vous servez ?

— Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Savez-vous bâtir une maison, creuser des fossés, tisser des tapis, etc. ?

— Je ne suis pas un homme de métier.

— Ni moi non plus. J'ai employé la plus grande partie de ma vie à faire mon éducation et à acquérir les qualités qui m'ont valu votre attachement. Aussitôt que j'aurai appris les métiers dont vous parlez, je vous enverrai ma carte. Au revoir. Et elle s'éloigna.

Le jeune homme, désolé, s'en alla chez le tabaciste le plus proche et acheta un couple de cigares de trente sous avec lesquels il se consola promptement.

CHOSSES ET AUTRES

— L'Angleterre paye \$40,000,000, par année pour des fruits venant de l'étranger.

— Le problème de la création de stations de secours permanents dans les régions boréales, est en discussion depuis quelque temps. L'ingénieur Melville, un des anciens officiers de la *Jeannette* et de l'expédition envoyée au secours du capitaine Greely et le lieutenant Rey, un autre explorateur bien connu du Pôle Nord, se sont offerts pour prendre la direction des stations qui seraient établies.

— Un cas très curieux attire en ce temps-ci l'attention de la profession médicale à l'hôpital de Berlin. Le patient est un jeune garçon d'environ douze ans, qui souffre d'une légère inflammation à la trachée-artère. Sur examen il a été découvert qu'il avait le cœur placé non pas du côté gauche, mais du côté droit de l'estomac—fait que ses parents ignoraient entièrement. Cette difformité ne nuit en aucune manière à la santé ordinaire du jeune homme, mais elle est seulement remarquable à cause de sa rareté.

— Un astronome anglais nous promet, pour l'année 1889 une grande série de calamités. " Nous aurons, dit-il, cette année, des éruptions volcaniques assez graves, attendu que l'année 1889 coïncide avec le cycle éruptif datant de 79, où l'on vit la destruction d'Herculanum, et qui a causé par son retour les éruptions des années 685, 994, 1306, 1536 et 1712. Un cycle de tempêtes tombe aussi cette année ; la grande tempête du 5 septembre 1653, si violente et si terrible, qui a causé dans toute l'Europe des ravages extraordinaires, correspond à ce cycle."

— D'après les statistiques du monde entier, il appert que les femmes sont plus favorisées par la nature que les hommes en ce qui regarde la longévité. Des femmes de tous les peuples, c'est celle du peuple hébreu qui vit le plus longtemps. Chez la race humaine en général, en dépit de la force physique et intellectuelle de l'homme, la femme peut endurer des douleurs auxquelles l'homme le plus fort succombera. Deverga affirme que la proportion des morts subites est de 100 femmes contre 700 hommes. Dans les Etats-Unis en 1870, 585 femmes se sont suicidées contre 1,080 hommes.

L'intempérance, l'apoplexie, la goutte, les affections du cœur et du foie, la scrofule et la paralysie sont les plus fatales aux hommes qu'aux femmes. Par contre, ces dernières sont plus sujettes à la consommation. Dans les pays où l'on émigre pas, les femmes sont toujours en majorité. Dans les familles royales il y a toujours plus de filles que de garçons. L'état du mariage est favorable à la prolongation de la vie chez les femmes. Le Dr Hough remarque qu'il y a plus de garçons que de filles qui viennent au monde ; mais que dans la population vivante, le sexe féminin l'emporte en nombre de six par cent sur le sexe masculin.

— On signale un fait très curieux de réabsorption de la pluie, provenant d'un nuage supérieur par un nuage inférieur. A Bismark, dans l'Etat de Dakota, des curieux aperçurent dans le ciel une grande masse de forme à peu près rectangulaire qui affectait l'apparence d'un nuage ! A l'œil nu on distinguait rien de bien particulier, mais, au moyen de jumelles, on pouvait voir une averse aérienne, mais la pluie n'arrivait pas jusqu'à terre. Deux nuages se trouvaient exactement superposés et, pendant plusieurs minutes, il y eut une pluie abondante du nuage supérieur vers le nuage inférieur. Celui-ci absorbait l'eau au passage comme l'aurait fait une vaste éponge ou une feuille de papier brouillard, sans en laisser échapper une goutte dont aurait pu profiter la terre, alors très sèche. D'autres petits nuages s'avancèrent dans la direction du nuage récepteur, pour se dissoudre en eau également absorbée. Le nuage récepteur, d'abord clair et léger, s'épaississait de plus en plus : il changeait à vue d'œil de couleur et d'aspect. De très léger, il est devenu très dense il finit par absorber le nuage supérieur. Vue à la jumelle, la pluie aérienne ressemblait à une cascade de perles auxquelles les rayons du soleil, les pénétrant, donnaient de jolies teintes irisées.

VARIÉTÉS

Lu dans l'album de M. Prudhom :
 " Pour être heureux dans la vie, il suffit de s'habituer dès l'enfance aux calamités inévitables : la maladie, le mariage et la mort. "

Le juge à un témoin.—Croyez-vous à l'existence d'un Etre Suprême qui contrôle les affaires de l'homme ?

Témoin.—Oh ! oui, mon juge ; il y a ma femme Catherinette. C'est qui gouverne chez nous.

Une bonne disait, l'autre jour, à une petite fille qui n'était pas sage :

—Toi, tu iras en enfer !

—Et toi ? demanda l'enfant.

—Ah ! moi j'habiterai le paradis.

La petite fille parut étonnée ; elle réfléchit un instant ; puis se tournant vers sa mère :

—Maman ! au paradis, il y a donc des chambres de domestiques ?

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 487.—ENIGME

Lecteur, je m'annonce, avec bruit
 Et sans jamais causer d'alarmes ;
 Pour,ant, l'effet qui me produit
 Fait bien souvent verser des larmes ;
 Je me répète quelquefois,
 Mais toujours dépourvu de grâces,
 Et le plus séduisant minois
 Fait par moi d'horribles grimaces ;
 Je fais goûter quelque plaisir,
 Un rien, presque rien, me fait naître,
 Et l'instant qui me donne l'être
 Tout aussitôt me voit mourir.
 Mais il est temps que je finisse :
 Mon récit t'a rendu rêveur.
 Courage, allons mon cher lecteur !
 Bon... Te voilà... Dieu te bénisse !

No 486.—JEU DE MOTS.]

Epruvé XXX XXXX de vicissitudes, on le vit XXXXXXXX en pleurs vers la terre étrangère.

SOLUTIONS

No 485.—Le mot est : Réve.
 No 486.—Les mots sont : Dot—Sot.

ONT DEVINE :

H. A. Dépocas, St-Henri ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Mme Frédéric Juneau, C. E. St-Pierre, Mlle E. Giguère, Québec ; Mlle Anna Gariépy, Lachine ; M. Dupuis, Saint-Hyacinthe ; Sphinx, Valleyfield ; Mlle Ernestine Goyer, Jos Plamondon, jr., René Coallier, Montréal ; Mlle Z. Cousin, Ottawa.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes
 L'Asthme Bronchites Catarre
 Enrouements Etc., etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Laguchetière, Montréal — 461

Prix : grande botte \$1.00
 " — botte 50

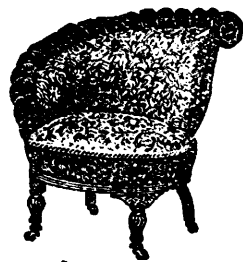
HENRI LARIN,
 PHOTOGRAPHE
 18 -- RUE SAINT-LAURENT -- 18

35482



AUX MERES
 Si vous voulez avoir des enfants forts et vigoureux, donnez-leur du

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF
 à leur déjeuner.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

CHAISES, FAUTEUILS, DIVANS, SOFAS ET AUTRES MORCEAUX DÉPARÉILLÉS

WM. KING & CIE.,

652 — RUE CRAIG — 652

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER

— DU —

BON TABAC CANADIEN,
CIGARES & CIGARETTES,

EST MAINTENANT AU

No 1786 RUE SAINTE-CATHERINE

Entre les rues Sanguinet et Ste-Elizabeth

HUITRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC.

Une visite est sollicitée

HORACE CORMIER

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes attequées des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
 Chimiste-pharmacien,
 144, rue St-Laurent.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux États-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois plus beaux enfants au concours de beauté du comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mlle, Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. K. Dart, Hamburg, N.Y. Elle nous écrit : "En Août dernier, mes petits enfants tombèrent gravement malades, et comme je ne pouvais trouver aucun aliment qui fut convenable à leur état de santé, je commençai à faire usage de la Nourriture Lactée. Un changement très sensible s'est fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants furent aussi bien que jamais, et je considère que ceci est dû en grande partie à la Nourriture Lactée.

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, envoyée gratis à la mere qui donnera naissance à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTÉE

est le meilleur aliment pour les enfants nourris au biberon. Il leur conserve la santé et remplace les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE:

LA PLUS NUTRITIVE.

LA PLUS DIGESTIVE.

FACILEMENT PREPARÉE.

CHEZ LES PHARMACIENS, 25c, 50c, \$1.

LA PLUS ECONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

150 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des Enfants et des Invalides," gratis sur demande.

WELLS, RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

CE QUE

FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON

A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, (1) est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,

Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA

M. A. POULIN,

Téléphone 1432 GERANT, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN
 ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS
 A Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & Co., who have had over 40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & Co., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address
MUNN & CO., Patent Solicitors,
 GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

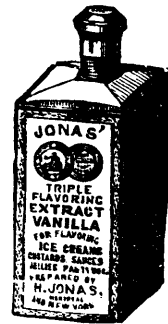


Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
 CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démangeoison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe,
 No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
 On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.

Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BREBOLS—16

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

Abonnez-vous au MONDE

ILLUSTRE, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

—Qu'a donc M. de Sauves ? demanda celui-ci à son secrétaire, lorsque Pierre eut disparu. Lui, toujours si pondéré, si calme, si grave, on dirait qu'il a un coup de marteau dans la cervelle.

—Il a peut-être subi quelque perte qui le désole, répondit l'employé. Car il n'est pas naturel qu'à près avoir retiré quarante-trois mille francs de chez nous, samedi dernier, sous prétexte de payer l'échéance d'aujourd'hui, ces messieurs viennent encore prendre quarante mille francs ce matin.

—C'est sans doute cela ; mais tout de même, il avait une drôle de physionomie.

IX.—LA MAISON VIDE

L'enterrement de Pauline Gages avait été fixé au mardi à onze heures et demie.

En arrivant à l'usine, après ses deux courses du matin, Pierre trouva tout le monde en l'air.

—Que se passe-t-il ? demanda M. de Sauves à l'un des ouvriers.

—Le malheureux Gages a perdu sa femme, patron...

Pierre s'arrêta net, les pieds cloués au sol.

—Comment, dit-il, cette pauvre Pauline est morte !...

Il ne l'avait pas su, ou si on le lui avait appris, dans la préoccupation intense qui était la sienne depuis deux jours, il ne l'avait pas compris.

—Nous voudrions bien tous aller à la cérémonie, patron, dit l'ouvrier, un camarade est dans la peine... faut lui porter des consolations.

—Ce qui est naturel. Je vous donne l'autorisation de quitter deux heures plus tôt, ce matin. Tâchez d'être de retour à une heure.

—Peut-être deux, patron, mais pas plus tard.

—Bien, allez.

Et Pierre plus désolé que jamais s'en fut demander des nouvelles de sa sœur qui battait la campagne. Elle n'allait pas mieux, aussi dans son désespoir il n'eut point l'idée de la quitter pour porter quelques consolations à Eugène, qui était cependant son ouvrier de prédilection.

Celui-ci quand ses amis commencèrent à arriver leur apparut tellement bouleversé, tellement décomposé par le chagrin, qu'il fit pitié à tout le monde.

La morte était clouée depuis la veille au soir dans son cercueil qui était maintenant exposé au bas du petit escalier, entouré de quelques cierges et recouvert du drap mortuaire.

Les ouvrières de l'imprimerie où Pauline travaillait avaient porté des fleurs et des couronnes, avec cette sollicitude touchante que le peuple de Paris éprouve pour les morts qu'il a connus et aimés.

Dans un coin de la petite cuisine, Mme Lureau faisait boire la petite orpheline.

Elle tirait gloutonnement sur le biberon plein

de lait, et c'était bien la plus belle fillette que l'on puisse voir, toute rose, avec des yeux bleus d'une extraordinaire beauté, des cheveux blonds qui descendaient au milieu du front en une petite mèche dorée aussi fine qu'un duvet d'oiseau, et une fossette coupant en deux un menton blanc, déjà fin et joli.

A côté, Eugène assis, pleurait le coude appuyé sur la table.

Il était habillé de noir pour la cérémonie, avec la redingote et le chapeau à haute forme qu'il avait achetés pour son mariage, et que Pauline avait si soigneusement serrés et pliés dans la commode depuis lors.

Il baissait la tête, il avait les yeux horriblement gonflés, et les lèvres tremblantes.

On lui serrait la main ; ses camarades très attendris balbutiaient quelques paroles à ses oreilles :

—Un grand malheur, mon pauvre vieux.

—Il faut du courage... la gosse est là...

Rien, il n'entendait rien, il ne voyait rien, il ne reconnaissait personne.

Eugène marchait en tête.

En quittant la maison, pendant qu'on hissait le cercueil dans le char mortuaire, il eut un frémissement de tout son corps, et laissa échapper un sanglot qui ressemblait à un hurlement de douleur, puis il se cassa de nouveau en deux, l'œil terne, la lèvre tremblante, inconscient et muet.

Il suivit le corps à l'église, dans la rue, au cimetière, sans paraître rien voir ni rien comprendre.

Mais quand il entendit la terre tomber sur le cercueil, il se rejeta violemment en arrière, ses yeux arrondis parurent lui sortir de la tête, son chapeau tomba, et l'on vit ses cheveux se hérissier sur son front, tandis que ses dents s'entrechoquaient.

On eût juré que quelque effroyable apparition se dressait tout à coup devant lui, l'emplantant d'une de ces épouvantes subites qui vont se dénouer par la folie.

En effet, il se mit à pousser des cris aigus et sans voir les personnes qui l'entouraient, essayant de le calmer, il s'échappa de leurs mains et s'enfuit comme un fou.

A la porte du cimetière, quelques amis le rejoignirent et le firent entrer chez un marchand de vin, où on le fit asseoir, puis on le força à boire quelque chose.

Sur les bords du verre, les dents du malheureux s'entrechoquaient tandis qu'à une table voisine, des croquemorts trinquaient et mangiaient un morceau de fromage de brie en buvant du vin bleu.

Enfin, Eugène Gages parut reprendre possession de lui-même.

—Il faut rentrer à la niche mon vieux, lui dit un de ses camarades d'atelier.

—Jamais !... C'est trop vide maintenant.

Tous le regardèrent étonnés. Le chagrin le faisait-il déraisonner ?

—Alors, dit l'un d'eux, qu'est-ce que tu vas faire ?

—Je veux partir, m'expatrier.

—Et la gosse ?

—Ah ! oui, c'est le point noir. Je ne peux pas emmener une enfant de deux jours, c'est sûr, et cependant je ne veux pas rester ici, non. C'est pour le coup qu'avec la niche déserte comme elle va l'être, je tomberais tout à fait dans le vice, et par conséquent dans le troisième dessous. Merci bien !... devenir un gouape ! un ivrogne, un propre-à-rien ! Non. J'ai promis à ma pauvre défunte de me relever au contraire. En souvenir d'elle, je vais essayer.

—C'est bien ça !

—Alors, que vas-tu décider ?

—Je placerai la gosse quel

que part. Je ne sais pas où, par exemple. Dans quelque endroit, où je puisse la retrouver plus tard, puis je m'en irai en Amérique. Il y a des maisons à Paris où l'on embauche des mécaniciens, on paye le voyage, et là-bas on assure une haute paye. Je vais en chercher une.

—Il y a un commissionnaire au faubourg Poissonnière qui procure ces engagements dont tu parles.

—A quel endroit ?

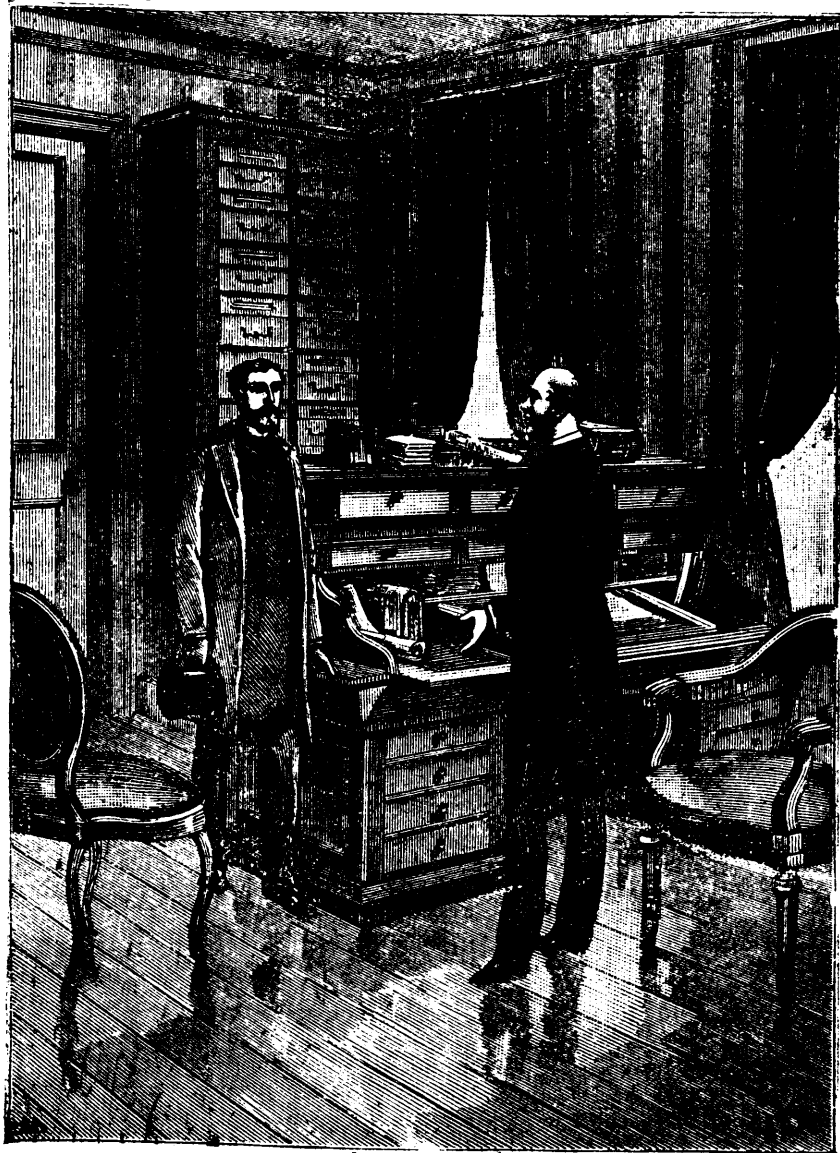
—Un peu plus haut que le Conservatoire et vis-à-vis. Il y a un bateau dans la vitrine.

—Rue Auber il y en a un autre.

—Rue Sainte-Cécile aussi.

—Dans ce moment-ci on demande des ouvriers partout à l'étranger, principalement dans l'Amérique du Nord.

—C'est par là que j'aimerais mieux aller.



A la vue de l'étranger, il se leva et indiqua un siège à celui qui était devant lui.—Voir page 18, col. 1.

—Comme il a du chagrin !... disait-on autour de lui...

—Pauvre homme, il en mourra !...

—Une si brave femme aussi ; il ne la remplacera jamais...

Au dehors, toute la rue se remplissait peu à peu d'ouvriers, de femmes, d'enfants du quartier, qui tous et toutes connaissaient la morte ou son mari et parlaient d'eux.

—Bien triste pour un ouvrier, la maison sans femme !...

—Et la gosse encore à élever...

—Une terrible charge.

—Pauvre homme, un peu noceur, mais si bon garçon !...

Enfin, les prêtres arrivèrent, et le petit cortège se mit en marche vers l'église toute voisine de Saint-Jean-Baptiste de Belleville.

—Il faut prendre quelque chose avant de nous quitter.

—Non, merci, mes amis, je ne le pourrais pas. J'ai la gorge serrée... J'ai trop de chagrin. Je vais aller faire mes courses.

—Tu devrais consulter d'abord M. Pierre qui est si bon pour toi, dit un des ouvriers de l'usine. C'est un homme de raison ; il te donnerait un conseil utile.

—Ou bien M. Georges, dit un autre.

—Allons, viens à l'atelier, tu auras bien le temps d'aller chez les agents après.

Mais subitement Eugène, qui était déjà debout, chancela, tandis qu'une pâleur mortelle envahissait ses traits qui se convulsaient de nouveau.

—Ah ! mon Dieu, qu'as-tu ? demanda quelqu'un tu vas perdre connaissance.

Mais lui, une main sur ses yeux, murmura par deux fois :

—Ma pauvre femme !... ma pauvre femme !...

Puis relevant la tête au bout de quelques minutes :

—Je n'ai besoin de prendre conseil de personne, se dit-il, je veux partir, rien ne m'en empêchera.

—Puisque c'est son idée, dit un ami, à quoi bon le contrarier ?

On lui serra la main, et Eugène au bout de quelques instants s'éloigna du côté de Paris.

Mais comme c'était un homme d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne, il ne tarda pas à se ressaisir, et à réfléchir à sa situation.

Il devait arracher aux commissionnaires chez lesquels il allait se rendre successivement les meilleures conditions possibles. Pour cela, il fallait surmonter son chagrin afin d'avoir toute sa clairvoyance, toute sa lucidité.

Quand il arriva rue du Faubourg-Poissonnière, il était absolument maître de lui.

Il exposa brièvement sa position, et discuta clairement et simplement les conditions de l'engagement.

On lui proposait de payer le voyage et, à l'arrivée, on lui assurait une paye de moitié plus forte que ce qu'il pouvait gagner à Paris.

Quant aux vivres, il y avait une cantine pour les ouvriers et comme on lui dit le prix des diverses denrées alimentaires, il se convainquit que les économies étaient possibles.

Mais Eugène voulait, en dehors de tout cela, une somme d'argent qui lui permit au départ de placer sa fille dans quelque asile.

On n'accéda point à sa demande.

Rue Sainte-Cécile, on consentit à lui donner la somme, mais il ne la trouva pas assez forte.

Enfin, rue Auber, il s'arrangea.

—Quelles sont vos références ? lui demanda-t-on avant de signer définitivement.

—M. Pierre de Sauves, l'inventeur du bois sculpté, rue de Belleville, 280.

—Bien, on ira aujourd'hui même. Si les renseignements sont favorables, demain on vous versera l'argent, et vous devrez être dans la journée du 4 au Havre où l'embarquement aura lieu le 5 au matin.

—Mais nous sommes aujourd'hui le 3, dit Eugène Gages.

L'employé regarda avec indifférence un agenda pendu au mur, et sur lequel se voyaient le nom du mois et le quantième.

—Oui, dit-il, le 3.

Eugène ne répliqua pas.

Au moment de sortir, il se retourna vers le bureau.

—Pardon, monsieur, dit-il, si c'est un effet de votre complaisance, voulez-vous me rendre un service ?

—Lequel ?

—Vous plairait-il de dire au patron que si je le quitte c'est rapport que ma femme est morte ?...

—Pourquoi ne le lui dites-vous pas vous-même ?

—J'ai beaucoup de chagrin, je viens de l'enterrement ; j'aimerais mieux ne plus revenir à l'usine.

—Bien. A propos, si vous avez des affaires à régler vous pouvez arriver au Havre le 4 aussi tard que vous le voudrez, même dans la nuit. L'embarquement aura lieu le 5, à dix heures du matin, pourvu que vous soyez à l'appel, il n'en faut pas davantage.

—Et l'argent, quand le toucherai-je ?

—Demain matin, à partir de neuf heures.

—Merci, monsieur.

Gages partit.

Avant de rentrer chez lui, il alla chez un marchand de meubles qu'il connaissait, et lui ayant exposé sa situation, il lui proposa de lui vendre tout ce qu'il lui composait son petit ménage.

Le marchand accepta.

—Je serai demain matin chez vous pour l'estimation, dit-il.

—Demain matin, je ne m'y trouverai pas, répondit l'ouvrier. Je dois être à neuf heures à l'agence qui m'engage, et de là courir pour placer ma pauvre petite Clotilde.

—Alors, quand ?

—Tout de suite, si vous le voulez.

—Tout de suite, non, je ne le peux pas, car il faut que j'attende ma femme qui est sortie, pour tenir la boutique ; mais aussitôt qu'elle sera rentrée, je me mettrai en route. Avec l'omnibus de Louvre-Belleville qui ne passe pas loin d'ici, je serai vite chez vous.

—Merci, mon vieux, à tout à l'heure.

Et Eugène, qui était fatigué lui-même de toutes ces courses, prit une voiture pour revenir à la maison.

Il la laissa à moitié de la rue de Belleville à peu près, et fit le reste du trajet à pied.

L'excellente Mme Lureau était encore là, soignant l'enfant, ayant mis le ménage en ordre.

Après avoir fait chez elle le nécessaire, elle était revenue, avait balayé, nettoyé, ouvert les fenêtres, de sorte que le pauvre petit intérieur avait repris son ancienne physionomie soignée et propre, comme lorsque la malheureuse Pauline s'en occupait avec tant d'amour.

Toute trace de l'enterrement avait disparu.

L'horrible odeur du phénol elle-même ne se sentait presque plus.

—Comme vous êtes bonne, dit Eugène attendri. Comment vous remercierai-je jamais ?

—En étant un homme courageux et en ne vous laissant pas abattre par le chagrin.

—Ça, ce n'est pas probable, car je viens de prendre une grande résolution.

—Celle de ne jamais plus faire la noce ?...

—Oui, fit-il très grave, d'abord celle-là, mais une autre également.

—Laquelle ?

—Je me suis engagé pour l'Amérique.

—Ah ! mon Dieu ! Et la petite ?

—Je ne l'emporterai pas, bien sûr, ce ne serait pas possible.

—Alors, qu'est-ce que vous allez en faire ?

—La maison avec laquelle j'ai traité me paye mon voyage, m'assure une journée assez forte pendant dix-huit mois, durant lesquels, moi, je ne travaillerai que pour elle, et de plus, elle me donne comme prime ou avance, quinze cents francs. Ces quinze cents francs, je vais les consacrer tout entiers à l'enfant. Ils serviront d'abord à payer ses mois de nourrice, ensuite à la placer dans un couvent où elle sera élevée en ouvrière jusqu'à ce que je revienne. S'il n'y a pas assez, j'enverrai d'autre argent d'Amérique quand les quinze cents francs seront finis. Car là-bas, j'en gagnerai, et j'en économiserai, je n'y vais que pour ça.

—Vous êtes un brave homme, monsieur Gages, dit la laitière attendri jusqu'aux larmes, ce que vous faites-là est très bien et vous portera bonheur. Mais vous, avec quoi allez-vous partir ?

—Je vais vendre les quelques vieux meubles qui sont ici. Avec ça, je payerai le terme qui n'est que de 62 fr. 50, et je garderai les quelques sous qui me resteront après avoir réglé le médecin.

—Alors, fit Mme Lureau, vous vendez tout ?

—Je ne peux pas faire autrement. Je vous prie cependant d'accepter la commode en souvenir de Pauline qui vous aimait. Ma pauvre femme a été si heureuse de l'acheter quand nous nous sommes mariés !... Il me répugne de la vendre !... Quelques larmes vinrent aux yeux de l'ouvrier.

—Non, non, dit Mme Lureau, je ne veux pas. Vous n'avez pas trop pour vous.

—Et moi, je vous en prie. Que voulez-vous que me fassent quelques sous de plus ou de moins ? Je n'aurai pas de besoins pendant la traversée, et là-bas je gagnerai le lendemain de mon arrivée.

—J'accepte, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Que je la rendrai plus tard à la petite, ensuite que je payerai mon voyage pour la conduire en nourrice, car j'ai en vue ce qu'il lui faut.

Eugène ébaucha un geste de protestation.

Il se retint.

—Comme vous voudrez, dit-il. Quand on n'est pas riche, il ne faut pas de fierté. Où est cette nourrice ?

—Aux environs de Caen, mon pays. Je connais une amie à moi qui cherche un nourrisson et qui prendra très bien l'enfant jusqu'à trois ou quatre ans pour cinq cents francs. Après cela, il y a un orphelinat dans un petit village voisin, à la Délivrance, où on recevra la fillette et où on lui donnera une bonne éducation avec les mille francs qui resteront.

—C'est entendu. Demain, vous aurez l'argent. Et si l'enfant venait à mourir en nourrice, vous garderiez le reste.

—Non, je vous le rendrai.

—Je n'accepterai jamais rien de cette somme, c'est pour la petite. Si j'avais le malheur de la perdre, je n'en voudrais pas revoir un centime.

—Il faut bien espérer qu'elle vivra. Voyez comme elle est belle !

Et la brave femme présenta la fillette à Gages.

Mais celui-ci, loin de la prendre pour la caresser, s'éloigna vivement de la petite créature comme si elle lui faisait éprouver un profond sentiment de dégoût et de répulsion.

—Vous ne voulez pas l'embrasser ? demande Mme Lureau.

—Oh ! non ! jamais.

—Pourquoi ? fit-elle stupéfaite.

Il devint très rouge, hésita, puis tout à coup :

—Elle a tué sa mère ! dit-il enfin.

—Pauvre agneau ! elle n'en est pas cause.

—Possible, mais Pauline n'y est plus !

La laitière n'insista pas.

Après tout, Eugène avait tant aimé sa femme !...

Le marchand de meubles vint ainsi qu'il l'avait promis quelques heures après, et son estimation faite, en exceptant la commode et les hardes du marché, il donna deux cents francs du tout.

—Trois cents, dit Eugène, je n'ai pas le sou.

L'autre qui était Auvergnat discuta longtemps.

Enfin on tomba d'accord à deux cent cinquante.

—Les voilà, dit le marchand, j'enverrai chercher le tout après-demain.

—Non, demain dans la journée. Je partirai le soir, il vaudra mieux que je sois là.

—Madame Lureau, dit-il à la laitière, vous trouverez les nippes de ma pauvre femme dans la commode. Gardez le linge pour la petite, si vous le voulez ; quant aux robes portez-les ; d'ici à ce que l'enfant soit grande, les vers les auraient mangées.

—Non, non, dit la brave femme, la petite Clotilde trouvera le tout ensemble ; je le soignerai si bien qu'il n'y aura aucun dégât.

—Comme vous voudrez.

Il fut convenu qu'elle allait emporter la petite fillette chez elle où elle la nourrirait pendant deux ou trois jours au biberon, en attendant de pouvoir la conduire en Normandie.

Dans la soirée, Mme Lureau était revenue chez elle.

Assis dans la cuisine, Eugène ne touchait point au ragoût que l'excellente créature lui avait préparé avant de s'en aller.

Il était seul, un coude appuyé sur la table, la tête penchée sur sa main, les yeux fixes, le visage horriblement bouleversé, une ride profonde tracée entre les deux sourcils, ainsi qu'un coup de hache perpendiculaire.

De temps à autre des frissons ébranlaient l'ouvrier, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, ses prunelles s'arrondissaient, se dilataient... il lui semblait qu'on marchait là haut... Il avait peur !...

Lui, un homme !...

Et de quoi donc ?...

Car ce ne pouvait être en vérité de cette pauvre créature qu'il avait tant aimée, et avait été pour lui tendre comme une femme, indulgente comme une mère !

Tout à coup, vers neuf heures, un pas, réel cette fois-ci, s'arrêta devant la porte de la maisonnette, et deux coups très secs furent frappés contre la porte, avec une canne sans doute.

Comme si une décharge électrique l'eût touché, Eugène fut debout, les cheveux dressés, la figure plus blanche qu'une cire, avec l'expression d'une terreur profonde.

— Mon Dieu !... Qu'est-ce que c'est ?... murmura-t-il en portant instinctivement la main sur sa bouche, comme pour étouffer jusqu'au bruit de son souffle.

Quelques secondes se passèrent.

L'ouvrier restait immobile, les prunelles dilatées, les pieds cloués au sol, la gorge serrée.

De nouveau, on frappa.

— Gages ! êtes-vous là ? dit en même temps une voix d'homme au timbre bienveillant.

Mais l'autre devint un peu plus pâle.

— Monsieur Pierre ! balbutia-t-il en proie à une épouvante folle, une épouvante qui atteignait les dernières limites. Ah !... Que me veut-il ?...

Mais M. de Sauves, car c'était lui, en effet, voyant un mince filet de lumière passer par la jointure du contrevent, ouvrit la porte, quoiqu'il n'eût rien entendu bouger.

Un simple loquait la fermait.

Il céda sous la pression de Pierre.

Eugène était retombé assis, son visage enfoui dans ses doigts crochétés.

M. de Sauves s'approcha de son ouvrier de prédilection.

Puis touchant son épaule :

— Mon pauvre Gages ! dit-il doucement, vous êtes donc bien malheureux, que vous vous expatriiez ?...

Lentement le mari de Pauline releva la tête.

Ses traits étaient couverts de larmes.

— Malheureux !... répéta-t-il. Oh ! oui, patron, à en mourir !...

— Je le comprends, vous aviez une si brave femme ! Mais pourquoi abandonnez-vous votre enfant ? Car vous ne pouvez l'emporter si loin.

— Je me suis décidé parce que j'ai touché une prime d'engagement et une avance : avec cela, j'ai pu assurer les mois de nourrice de la petite, et ses premières années d'existence.

— N'étais-je pas là pour vous aider ? N'y suis-je pas encore ?... Renoncez à votre projet, Gages ; restez mon contremaître, mon ami, si vous le voulez, et je me charge de votre fille.

Une contraction rapide passa sur le visage d'Eugène ; ses lèvres tremblèrent ; ses yeux, où les larmes subitement se séchèrent, devinrent sombres.

— Oh ! cela, murmura-t-il d'une voix sourde, jamais !...

Pierre fut frappé de l'expression de terreur profonde qu'avaient revêtu ces traits si intelligents.

— Pourquoi donc me refusez-vous ? demanda-t-il extrêmement étonné. N'avez-vous pas toujours eu en moi un protecteur, un soutien, un conseil ?... Mieux encore... Restez et je vous donnerai dans nos affaires un intérêt qui, plus tard, vous fera arriver à une petite fortune.

Les traits de l'ouvrier se figèrent dans leur terreur croissante, devenaient singulièrement énergiques et durs.

— Non, répétait-il, non, je ne veux pas....

Plus bas, au bout de quelques secondes, il ajouta :

— Je ne peux pas.

— Le motif ? Vous allez me faire croire que vous me cachez quelque chose !

Ce mot tomba comme une goutte d'eau tombe sur du plomb en fusion, dans l'esprit anéanti de l'ouvrier.

Soudain, en effet, il se redressa, ses traits se rasèrent, s'apaisèrent, reprenant leur expression habituelle d'insouciance, un peu douceuse.

— O patron ! dit-il en regardant M. de Sauves avec un muet reproche, quelle idée avez-vous donc de moi ? Allez, la vérité est douloureuse, mais pas difficile à deviner !...

— Puisque je vous dis que je me chargerai de votre petite fille !

— Ce n'est pas seulement ça. Mais trouver la maison vide et seule quand je rentrerai... Non ! patience du bon Dieu !... Je ne le pourrais pas !

Et puis, comme je me connais bien, je sais que je ne résisterais pas à la tentation ! Il n'y a pas de raisons, de conseils, de sermons qui tiennent, je filerais !... Et alors voyez-vous, au bout de quelque temps, quelle jolie gouape je deviendrais !... Non, je ne veux pas en arriver là !... J'aime mieux m'en aller.

— Mais là-bas, à Philadelphie où vous vous rendez, m'a-t-on dit, les mêmes dangers vous attendent ?...

— C'est pas la même chose. Là-bas, il n'y aura plus les camarades d'ici ; plus les mêmes endroits où aller, les mêmes boui-boui, les mêmes caboulots. Gens inconnus, pays nouveaux. Je serai bien plus fort pour ne pas me laisser entraîner, qu'ici pour remonter le courant.

M. de Sauves admit les raisons d'Eugène.

Après tout... c'était vrai ce qu'il disait.

Il n'insista pas.

— Votre véritable voie est peut-être au Nouveau-Monde, dit-il. Vous êtes un homme remarquablement intelligent. Avec de la volonté et de l'énergie vous deviendrez un homme supérieur. C'est ce que j'ai dit aujourd'hui à l'individu qui est venu me demander des renseignements sur votre compte, tout en me réservant d'insister ce soir pour vous garder. J'eusse été si heureux de faire quelque chose pour vous !...

Une émotion puissante, contre laquelle il luttait en vain, étreignait Gages.

— Oh ! patron ! murmura-t-il en plaçant une main sur ses yeux, que vous êtes bon !...

Une expression horriblement douloureuse contracta le visage sympathique de M. de Sauves.

— Bon ! répétait-il, peut-être pas plus qu'un autre ; mais j'ai souffert, moi aussi, Gages, autant souffert que vous, et c'est pour cela que j'ai pitié de ceux qui sont malheureux.

— Autant que moi ?... non, patron, ce n'est pas possible.

— Hélas !... J'adorais ma femme et elle est morte comme la vôtre, presque instantanément et cela au lendemain d'une catastrophe qui nous avait ruinés alors qu'elle était mon conseil, ma force, ma consolation.

Quelques larmes coulèrent des yeux bruns de M. de Sauves.

— La vie est dure, continua-t-il tristement, bien dure et bien amère !... Mais avec de l'honnêteté, de la conduite et de la volonté, on finit bien par avoir raison des événements eux-mêmes ! Adieu, Gages, puisque vous voulez partir malgré ce que je vous ai dit, tâchez de vous sortir d'affaire là-bas. Conduisez-vous bien, pensez à votre petite fille, dont l'affection vous payera plus tard de vos sacrifices actuels ; et si vous vous trouvez dans l'embarras ou que vous ayez besoin de quelque chose, adressez-vous à moi, je ne vous oublierai pas.

Confus de tant de bontés, blanc comme un suaire, avec les traits plombés et les paupières clinquant, Eugène ne pouvait que balbutier :

— Merci, patron, merci !...

Aux derniers mots de l'ingénieur, son émotion éclata subitement en un sanglot qui le secoua tout entier.

— Oh ! moi non plus, s'écria-t-il, je ne vous oublierai jamais, monsieur Pierre.

M. de Sauves tendit sa main ouverte.

— Allons, mon pauvre Gages, dit-il, adieu, et réussissez !...

Mais quoique le jeune homme demeurât sa main en avant, prête à serrer celle qu'il sollicitait, Eugène, soit qu'il ne vit pas le mouvement, soit qu'il ne voulût pas y répondre, resta immobile, debout comme cloué au sol, les yeux baissés, les traits livides.

— Adieu ! et bonne chance, répéta Pierre en se dirigeant vers la porte,

Georges ne l'accompagna même pas, on l'eût dit changé tout à coup en quelque statue du désespoir et de l'épouvante.

Il était tard.

M. de Sauves marchait vite pour regagner sa demeure.

Et tandis qu'une lumière brillait toujours chez l'ouvrier, par la porte restée ouverte, Pierre arpentait la rue de Belleville en se répétant :

— Quelle attitude singulière ! pourquoi n'a-t-il pas voulu serrer ma main ?

X.—RECHERCHES VAINES

Quelques jours se passèrent, Jeanne Descours avait quitté Paris.

Cependant, Suzanne, qui était de l'avis du Dr Graniers, et qui ne connaissait pas les pensées douloureuses qui hantaient l'esprit de l'ingénieur, lui avait dit plusieurs fois, en parlant de M. Chaniers :

— Vous pouvez me croire, M. Pierre, cette absence n'est pas naturelle.

M. de Sauves, en général, devenait très pâle et ne répondait pas.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à la préfecture de police ? lui conseilla-t-elle un jour en présence de Mme Nouvailles.

Pierre, qui avait une aversion instinctive pour cette femme, leva les épaules, très contrarié que Suzanne lui parlât de ces affaires-là devant elle.

— Je dois avoir mes raisons pour ne pas le faire, dit-il en quittant la pièce.

— A votre place, fit observer Mme Nouvailles à la jeune fille, quand l'ingénieur fut parti, j'irais moi-même à la police. Elle n'est pas faite pour les chiens, après tout ?

Suzanne, exaspérée des larmes continuelles de Mme Chaniers qu'elle adorait, de ses angoisses, de ses douleurs, se trouvant à bout d'inventions et de mensonges, suivit le conseil de la garde.

Un matin, elle se rendit dans le cabinet du chef de police, et là, elle expliqua l'affaire qui l'amena.

De ses yeux clairs, non dissimulés derrière ses lunettes blanches, le chef, M. Marais, un homme intelligent et énergique, la regardait, écoutant et pesant la moindre de ses paroles.

— Comment n'est-ce pas un parent de la famille qui soit venu me faire cette déclaration-là, mademoiselle ? demanda-t-il à Suzanne quand la jeune fille eut terminé sa révélation.

Elle ne se troubla pas, mais avec un certain sentiment de colère, un sentiment qu'y avait mis ce qu'elle appelait l'apathie de M. de Sauves, elle répondit :

— Il n'y a à la maison que Mme Chaniers, qui est fort malade, ainsi que je vous l'ai dit ; moi qui ai été recueillie par eux et qui suis presque de la famille tant je les aime tous, et M. Pierre !

— Qu'est-ce que c'est M. Pierre ?

— M. de Sauves, le chef de l'usine et le frère de madame.

Le chef de la sûreté eut un imperceptible tressaillement.

Il leva la tête comme tout bon chien de chasse dresse l'oreille à l'approche du gibier.

— Alors, continua-t-il, pourquoi M. de Sauves n'est-il pas venu à votre place ?

— Je lui ai conseillé, il m'a répondu : j'ai des raisons pour ne pas le faire.

— Ah ! savez-vous lesquelles ?

— Non, monsieur, pas le moins du monde.

— Les deux beaux-frères étaient-ils d'accord ?

— Ils s'adoraient.

— M. Chaniers aimait-il sa femme ?

— A la folie.

— Avant son mariage, avait-il eu quelque liaison ?

— Je ne le crois pas, car monsieur a fait la cour à madame pendant trois ou quatre ans avant de se marier. C'est un mariage d'amour.

— Tout cela est fort étrange, murmura M. Marais.

Puis plus haut :

— Dans l'usine, que dit-on de cette absence ?

— M. de Sauves a raconté que M. Chaniers était en voyage pour l'industrie, et on l'a cru.

— Sans commentaires ?

Avant que Suzanne n'ait eu le temps de répondre, M. Marais ajouta :

— Il faut tout me dire, même le potin le plus invraisemblable, si vous voulez que je réussisse, car la moindre chose a son importance pour moi.

Suzanne ne baissa pas son franc regard si droit.

— Je ne sais rien, monsieur, dit-elle, je n'ai rien entendu en dehors de ce que je vous ai raconté.

Bien, mon enfant. Ne parlez à personne de votre démarche, n'est-ce pas ?

— Pas même à M. de Sauves ?

Le chef allait répondre vivement.

Tout à coup la flamme indiscrète de ses claires prunelles s'éteignit, et au bout de quelques secondes, d'une voix presque indifférente, un peu lente il répondit :

—Non, pas même M. de Sauves, c'est inutile.

Cette restriction gêna un peu la femme de chambre.

Elle reprit l'omnibus qui devait la rapporter à Belleville et la gorge légèrement serrée, le cœur lui battant un peu plus fort qu'à l'ordinaire, elle se disait :

—Après tout, M. Pierre est le chef de la famille. Il est si honnête et si bon... J'ai voulu faire à ma tête sans le consulter, j'ai peut-être eu tort.

A trois jours de là, une voiture s'arrêta devant l'usine, et un homme correctement vêtu de noir, petit et nerveux avec des yeux clairs, au regard d'une ténacité et d'une énergie extraordinaires, en descendit.

Il marchait vite, d'un pas leste et nerveux.

—M. de Sauves ? demanda-t-il dès l'entrée de la maison.

Un ouvrier qui sortait lui indiqua le grand bâtiment au fond de la cour et au-dessus duquel s'élevait le panache de fumée, du haut fourneau de l'usine.

—Vous voyez bien cette porte là-bas, n'est-ce pas ? fit-il avec complaisance.

—Oui, dit l'autre.

—Vous entrerez. Tout de suite à gauche, vous trouverez ce mot : Bureau. C'est là que se tient toujours le patron. Pas besoin, de vous faire annoncer, il reçoit tout le monde.

—Merci, mon brave, répondit l'inconnu.

Et très vivement, ainsi qu'il semblait faire toute chose, il se dirigea vers l'endroit indiqué.

Quand il ouvrit la porte, Pierre était seul, assis derrière le grand bureau plat, dont Georges jadis occupait un côté et lui l'autre.

La pièce était simple, tendue d'un papier vert comme tous les cabinets d'affaires de Paris, avec quelques chaises de cuir, des rideaux et deux fauteuils de la même nuance.

A terre point de tapis.

Aux murs, de nombreux modèles de bois sculptés, appliques, bouquets, motifs, fabriqués dans la maison.

Sur la cheminée, une corbeille et deux grands candélabres, l'une des choses les mieux réussies, mais qui avait donné le plus de peine à M. de Sauves,

Le bureau était encombré de paniers, de dessins, de projets ; la correspondance du matin était intacte sur un coin.

Pierre, au lieu de l'ouvrir était accoudé au bureau, la tête appuyée sur ses mains relevées, le regard fixe, la physionomie bouleversée, l'empreinte d'un sentiment qui pouvait être au choix, ou une intense préoccupation, ou une douleur profonde.

En entendant la porte refermer, il leva les yeux.

A la vue d'un étranger, il se leva et indiqua un siège à celui qui était devant lui.

Mais l'inconnu, sans lui obéir, considérait M. de Sauves avec une si bizarre insistance que celui-ci se sentit gêné de ce clair regard scrutateur et presque fixe, appuyé obstinément sur lui.

—Pardon, monsieur, dit-il en se levant tout à fait, à qui ai-je l'honneur de parler ?

—L'autre répondit en s'inclinant légèrement.

—Je suis M. Marais.

La physionomie de Pierre de Sauves ne changea pas.

—M. Marais, répéta-t-il. Un commissionnaire sans doute ?...

Et comme l'inconnu souriait sans répondre, Pierre prit ce sourire pour une affirmation.

—Vous désirez voir nos produits, monsieur, continua-t-il. Veuillez me dire quel genre vous voulez ?

—Je ne suis point commissionnaire, dit l'autre. Je suis M. Marais, le chef de la sûreté, et je viens pour la disparition de M. Chaniers.

Subitement, M. de Sauves devint plus blanc que la cire.

—Mon Dieu ! fit-il, tout à coup bouleversé à rendre l'âme.

Puis au bout de quelques instants reprenant un peu possession de soi-même.

—Auriez-vous de ses nouvelles ? demanda Pierre.

—Non, répondit le magistrat, pas du tout.

M. de Sauves laissa voir un extrême étonnement.

—Pas de nouvelles ? fit-il, alors pourquoi êtes-vous venu ?... Comment avez-vous su ?

Il pensait à Jeanne Descours.

Il se disait que si cette histoire était connue du chef de la sûreté ou de ses agents, des indiscrétions seraient évidemment commises, des indiscrétions qui pourraient revenir aux oreilles d'Adèle et détruire à jamais son bonheur.

Car il n'avait pas renoncé, lui, Pierre, à voir rentrer Georges à la maison.

Était-il possible qu'un jour ou l'autre sa folie ne l'abandonnât pas, que ses yeux ne se rouvrirent pas, que le repentir n'entrât pas dans son cœur et ne le ramenât pas vers sa femme, vers sa fille, confus et aimant ?

Tandis que si elle savait l'infidélité de son mari, c'était, pour une nature comme la sienne, l'irréparable malheur, le désespoir éternel, sans consolation.

M. Marais, devant les hésitations, les angoisses, la pâleur de M. de Sauves se taisait, le dévisageant, l'observant plus que jamais.

—Voici l'explication que vous me demandez, monsieur, dit-il enfin. Il y a trois jours, mademoiselle Suzanne Verges, se disant femme de chambre de Mme Chaniers, est venue me déclarer que son maître avait disparu et que la famille désespérée me priait de faire des recherches.

Un vif mouvement de contrariété crispa la bouche de M. de Sauves.

Le chef s'en aperçut, mais continua, comme s'il n'avait rien vu :

—Avez-vous connaissance de cette démarche-là ?

—Non, monsieur, je l'ignorais. Et si j'eusse été consulté, j'eusse conseillé à Suzanne de la point faire.

—Serais-je indiscret de vous demander pourquoi ?

Pierre essaya de sourire.

—Oui, dit-il, un peu. Pour vous répondre dans la limite du possible, je tiens à vous affirmer que je crois mon beau-frère absent pour quelque affaire intime ; qu'il reviendra avant longtemps ; mais qu'essayer de soulever le voile dont il s'entoure pourrait à mon avis avoir de graves conséquences soit pour lui, soit pour d'autres.

—Cherchez la femme, dit mystérieusement M. Marais.

—Non, au contraire, répondit vivement l'ingénieur, je vous supplie de ne pas la chercher.

Puis au bout de quelques secondes d'un silence, sinon pénible, du moins embarrassé :

—Tenez, monsieur fit Pierre spontanément, je ne vous connais pas personnellement, mais je sais par des amis que vous êtes un homme de cœur, eh bien ! comprenez la situation, comprenez-la à demi-mot : il y a là, à côté, une jeune femme, ma sœur, dont j'ai été un peu le père. Elle adore son mari. Elle s'inquiète horriblement de son absence. Je ne sais pas où est Georges. Je ne présume même pas. Mais supposez qu'il ait oublié ses devoirs, qu'il ait cédé à quelque tentation subite, qu'un de vos agents le découvre, que ma sœur l'apprenne... elle peut en mourir. Et si elle n'en meurt pas, quelle profonde blessure pour son cœur.

—Assez, monsieur, dit le chef de la sûreté, conquis par l'expression loyale et sympathique de M. de Sauves. Je n'agirai désormais que dans la mesure de vos désirs ou de votre demande personnelle.

—Merci, monsieur. Jusqu'à présent, qu'avez-vous fait ?

—Pas grand chose, je n'avais pas de données. J'ai envoyé mes hommes dans les grands hôtels, dans les cercles, à la Morgue aussi.

Nulle part, il n'y a eu d'indice, pas même un renseignement. M. Georges Chaniers dont nous avons la photographie, et qui était connu dans un certain monde, n'a été vu nulle part. J'ai également télégraphié dans les diverses petites stations balnéaires d'été, en Normandie, en Bretagne, même à Bade et à Spa.

A ce dernier nom, Pierre eut une secousse qui l'ébranla des pieds à la tête.

—Et à Spa ? dit-il. Rien non plus ?

Ce mouvement involontaire avait de nouveau éveillé les méfiances de M. Marais.

—Il sait quelque chose, pensa-t-il.

Et tout haut :

—Non, rien, dit-il.

—Je vous en prie, si en dehors de mes prévisions vous appreniez une nouvelle quelconque, demanda M. de Sauves, faites-le moi savoir, mais à moi seul, n'est-ce pas ? Ensemble, nous aviserions.

—Vous pouvez y compter, monsieur.

Les deux hommes s'étant serré la main, se séparèrent.

—C'est égal, se dit M. Marais en remontant dans sa voiture, l'homme paraît droit, loyal, honnête, mais il a un grand chagrin ou une profonde préoccupation. Sa physionomie est bouleversée, son attitude extraordinaire, son embarras perçus à chaque seconde : tout cela n'est pas naturel.

Cependant, malgré les angoisses de Pierre, la fièvre de Mme Chaniers avait d'abord diminué, puis peu à peu, son excellent tempérament avait repris le dessus, et elle avait été hors de danger.

Mais avec sa santé était aussi revenue sa lucidité ; elle avait demandé son mari et en femme qui veut connaître la vérité, et il avait fallu la lui dire.

Quand, mot à mot et presque syllabe par syllabe, elle eut arraché à Suzanne la triste histoire de la disparition de Georges, ou plutôt du peu que l'on en savait, Adèle s'était redressée sur ses oreillers.

—Quinze jours !... Il y avait quinze jours qu'il était parti sans qu'un mot, une dépêche, une lettre vint dire où il était allé !...

Et sans un doute, sans une hésitation, une grande conviction entra aussitôt dans l'esprit de la malheureuse jeune femme.

—Mort !... mon mari bien-aimé est mort, s'écria-t-elle en sanglotant. Ah ! Dieu terrible !... nous étions trop heureux !

Suzanne voulut l'apaiser, la calmer, la consoler.

Non, répondit-elle, vous vous exagérez le malheur. Monsieur a disparu... Il a peut-être fait quelque bêtise... Mais il n'est pas mort, les corps se retrouvent toujours surtout au bout de quinze jours.

Adèle pleurait, son désespoir était horrible.

—Tais-toi, dit-elle au milieu de ses larmes, tu ne sais pas ce que tu racontes-là. Georges n'est pas capable d'une mauvaise action ; il m'aime ; pas une de ses pensées ne m'est cachée, j'en suis sûre. S'il n'est pas revenu, c'est qu'il est mort.

La nuit se passa dans une douleur intense, profonde, dépassant toutes limites.

Pierre, qui avait laissé momentanément son fils en Normandie, chez Mme de Lavarande, et qui couchait à l'usine depuis la disparition de son beau-frère, ne la quitta pas.

—Il reviendra, lui disait-il de loin en loin ; calme-toi, je t'en supplie, tout espoir n'est pas encore perdu.

Mais elle, se redressant au milieu de ses sanglots, subitement prise de colère contre son frère qu'elle adorait, cependant, s'écriait :

—Il reviendra !... mais que crois-tu donc, Pierre ? Qu'une autre femme me l'a enlevé, et qu'il m'a oubliée sans doute !... Car il n'y a que ce motif qui pourrait, en dehors de la mort, expliquer son absence, et surtout son mutisme !... Mais ce n'est pas vrai, cela, entends-tu ?... Georges n'est ni traître ni lâche ! au contraire !

Puis comme M. de Sauves ne répondait pas, la malheureuse continua :

—Je t'aime bien, mon Pierre, toi qui as été, qui es si bon, mais si tu avais une semblable idée, je ne t'aimerais plus, je ne pourrais plus te voir jamais. Dis que tu ne l'as pas soupçonné, dis que tu estimes toujours Georges, je t'en conjure.

Poigné d'angoisse, bouleversé à en mourir, M. de Sauves se pencha sur le lit de la désespérée.

—Oui, dit-il, je l'estime et je l'aime.

—Alors, pourquoi... une si horrible pensée ? Elle ne put achever, les larmes de nouveau l'étouffaient.

—Pour t'apaiser, dit Pierre.